

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

## Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 24.

Montréal, Jeudi, 14 Juin 1883.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

### SOMMAIRE

TEXTE: En France—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Les Bas-Vestiers, (suite), par Giulio.—Dévouement de l'Eglise—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, (suite), par M. Charles Thibault.—Nouvelles diverses.—Poésie: Un coquillage, par Louis Ratisbonne.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Nos gravures: Les monuments historiques d'Algérie; L'église Ste-Elizabeth, à Marbourg; La Pantomime de "Pierrot Assassin."—Choses et autres.—Le Palais de Peterhoff.—Les échecs.

GRAVURES: L'église Ste-Elizabeth, à Marbourg; Les nouveaux bureaux de la Patrie, 31, 33, 35, rue St-Gabriel, Montréal; Les monuments historiques en Algérie; Pierrot Assassin.

### EN FRANCE

Nous avons souvent déploré les divisions qui affaiblissent le parti légitime en France, en souhaitant souvent de les voir disparaître. Malheureusement, ce souhait ne semble pas prêt à se réaliser. De part et d'autre on se combat et l'on se porte réciproquement, dans le même parti, des coups que l'on devrait réserver à l'ennemi commun. Dernièrement, la fraction ultra-légitimiste a lancé un pamphlet contre la fraction modérée du même parti. Celle-ci a répliqué vivement par l'organe de M. de Cumont, qui a répondu à l'écrit: *les Habiles* par la brochure *les Incurables*:

Il serait impossible, il nous paraîtrait même dangereux de faire le silence sur la brochure que M. de Cumont, ancien député à l'Assemblée nationale de 1871, ancien ministre de l'instruction publique après le 24 mai, vient de publier à Angers sous ce titre: *les Incurables*. Cette brochure est une réplique à une brochure qui a fait certainement moins de bruit que n'en fera celle de M. de Cumont. Elle était intitulée: *les Habiles*.

Mettons tout de suite les points sur les *i*: la brochure *les Habiles*, inspirée directement par l'extrême droite, traitait fort mal les monarchistes de la droite modérée. M. de Cumont riposte en traitant d'*Incurables* les monarchistes de l'extrême droite.

Avant d'analyser cette étude moitié historique, avons-nous besoin de déclarer que nous entendons demeurer en dehors d'une politique ardente, virulente et probablement stérile? Telle qu'elle est, quelque jugement qu'on porte sur elle, la brochure de M. de Cumont est un document considérable, marquant une date et ayant au moins le triste mérite de préciser nettement la division du parti royaliste. A ce titre il s'impose à l'attention présente, comme il s'imposera plus tard à l'histoire.

S'il existe un royaliste ayant perdu toute illusion, c'est certainement M. de Cumont. Il commence par laisser entendre que si le prince impérial avait vécu.

"...son parti, sans cesse accru par la crainte et le dégoût que le gouvernement républicain inspire, serait aujourd'hui assez nombreux, assez puissant pour relever, à bref délai, avec la complicité des masses, le trône des Napoléon."

Mais le prince est tombé au Cap. La place est vide: qui l'occupera? La royauté, incontestablement, réplique M. de Cumont.

"Tout s'est vu, tout peut se voir encore, et bien grand est l'aveuglement de ceux qui répètent avec assurance que, aujourd'hui, la monarchie légitime est la carte forcée. Malgré les iniquités, les persécutions, les vexations, les innombrables bévues de l'administration républicaine; malgré la mort du prince impérial; malgré l'incontestable surcroît de chances donné par cette mort au rétablissement de la monarchie, non, la monarchie n'est point la carte forcée. Elle ne peut être que la carte gagnée, ce qui est fort différent."

La commence véritablement le plaidoyer, ou plutôt

la satire dirigée par M. de Cumont contre l'extrême droite royaliste. Folies, illusions, rêves, contes de nourrices, ainsi l'on voit définies par M. de Cumont les théories politiques se résumant dans le retour providentiel de la monarchie: et dédaignant tout moyen terrestre d'amener ce retour.

"Ah! j'en conviens, la carte forcée a mille avantages sur la carte gagnée. Elle supprime l'effort, dispense de tout soin, répare les maladresses, rend les imprudences inoffensives. Pourquoi me gêner si, quoi que je dise, quoi que je fasse, le triomphe de la monarchie est certain? J'ai des rancunes, des antipathies, des jalousies, des haines, des vanités, des prétentions, des ambitions. Pourquoi ne pas donner carrière aux unes et satisfaction aux autres? Pourquoi craindre de froisser le sentiment public, de narguer le bon sens, de braver l'impossibilité, puisqu'un miracle, venant à point, doit infailliblement remettre le Roi sur le trône de ses pères?"

M. de Cumont, demeurant incrédule aux miracles, examine les deux seuls moyens humains qui peuvent ramener le Roi: ce sont, ou un coup d'Etat ou la volonté du pays clairement et fermement exprimée. Quant au premier moyen, M. de Cumont ne le discute même pas: selon lui, le Monk français n'est pas encore né. Quant à la volonté du pays, il s'agit de la préparer. Or, c'est, dit-il, une tâche dont personne ne s'acquitte, pas plus d'ailleurs la droite modérée que l'extrême droite.

Pour ses amis, en effet, M. de Cumont n'est guère plus tendre que pour ses adversaires. Ses amis se contentent de déplorer, de gémir: politique essentiellement insuffisante.

"L'extrême droite commet-elle quelque-une de ces extravagances dont elle est coutumière, ils lèvent les bras au ciel, gémissent et se lamentent. Les *ultras* nous perdent! Ils perdent la monarchie! Rien n'est possible avec eux! Tout cela pour aboutir à cette conclusion que le plus sage est de se taire. Pourquoi répondre, vous disent-ils, pourquoi discuter, pourquoi protester? Espérez-vous les convertir? Mieux vaut rester bouche close.

"Oh! le bon conseil et la belle politique! Comme l'autruche a raison, pour éviter le chasseur, de cacher sa tête dans le sable."

On n'adressera jamais à M. de Cumont le reproche qu'il fait à l'autruche. Il parle la tête haute et en style clair. La conduite que, suivant lui, doit tenir la droite modérée, la voici:

"Au lieu de réclamer le silence, qui a l'air d'un contentement; au lieu de prêcher le laissez-dire et le laissez-faire, qui ressemblent à une adhésion; au lieu de vous borner à un blâme platonique, formulé dans le tête à tête avec quelques amis, tranchez dans le vif, séparez-vous hautement, publiquement de cette école malfaisante, prouvez au pays qu'en dehors des intransigeants et des fanatiques, il existe un parti royaliste sérieux, modéré, conciliant, patriote, en union parfaite avec la France moderne, et vous verrez alors s'abaisser peu à peu les barrières qui sont l'obstacle au rétablissement du trône. La France accepterait la monarchie telle que le centre droit et la droite modérée la conçoivent et la demandent. Elle n'ira pas au-delà. Jamais bourgeoisie, sans laquelle on ne peut rien et on ne fera rien, jamais les classes intelligentes et éclairées ne consentiront à passer sous le joug des comités royalistes, à subir d'injustifiables prétentions. C'est à prendre ou à laisser."

Arrivé à ce point de sa brochure, M. de Cumont en a fini avec les conseils. Il se livre désormais tout entier à un réquisitoire historique contre l'extrême droite.

Le début contient une série de croquis très mordants. Pour M. de Cumont, le mot d'*ultra*, appliqué à l'extrême droite de la Restauration, n'a pas vieilli, il est toujours juste.

"Il y a l'*ultra* par genre, par mode, c'est un poseur. On l'admire dans les salons où il trône. Son bagage est léger, deux ou trois phrases font son affaire. Il dit aussi: "Les principes avant tout!" Il dit aussi: "Je suis royaliste avec le Roi et catholique avec le Pape!" Pour un peu on le porterait en triomphe. Cela ne signifie rien pourtant; un cliquetis de mots, pas davan-

tage, car enfin il est clair que l'on ne saurait être royaliste sans roi ni catholique sans pape. Qu'importe, il a produit son effet. Moins la chose a de sens et mieux elle réussit. Songez donc! un homme capable de déclarer hautement, à la face du soleil, qu'il est royaliste avec le roi et catholique avec le pape! On l'entoure, on le félicite, toutes les mains cherchent la sienne. Bravo, fleur de chevalerie! fils des preux! type du pur honneur et de la fidélité sans tache! Est-il fils des preux? Je n'en sais rien, mais il a gagné ses éperons. Royaliste avec le roi! catholique avec le pape! S'il n'a pas seize quartiers, voilà qui les lui donne. Entrez, monsieur, entrez, vous êtes de la maison!"

M. de Cumont veut bien admettre, à côté de ce premier type *ultra* par conviction, mais il ne le traite guère mieux que le premier.

"Il y a, je le reconnais, l'*ultra* convaincu, l'*ultra* par sentiment, l'*ultra* désintéressé, variété fort rare du genre extrême-droite, petite phalange, dénuée de lumières il est vrai, mais si loyalement, si franchement, si sincèrement fidèle qu'elle a droit à nos respects. Elle trouve d'ailleurs l'excuse de ses erreurs de jugement comme de ses fautes de conduite dans ce mot de Mme de Stael: "Les opinions extrêmes sont la ressource de ceux qui ne peuvent embrasser qu'une idée à la fois."

Nous ne pouvons suivre M. de Cumont dans son étude rétrospective de l'extrême droite de jadis, dont il fait remonter, avec exactitude d'ailleurs, l'origine aux premiers temps de la Révolution. Cette étude a pour objet de démontrer d'abord l'impuissance des *ultras* à rien fonder, et ensuite le mal qu'ils ont—toujours d'après M. de Cumont—fait à la monarchie, à toutes les époques.

"Mêmes causes, mêmes effets; mêmes fautes, mêmes conséquences. Quand le roi est exilé, les *ultras* lui ferment les portes de la patrie. S'il remonte sur son trône, ils lui ouvrent les portes de l'exil. Coterie funeste, hommes néfastes, ils gâtent tout ce qu'ils touchent, compromettent ce qu'ils défendent, perdent ce qu'ils soutiennent. Nous ne sommes pas des *habiles*! disent-ils avec affectation. On le voit, bien, et on le voyait aussi lorsque les *ultras* de l'émigration disaient, comme leurs émules de 1881, qu'ayant pour eux le droit, les principes et la justice, ils pouvaient se passer de tout et triompheraient quand même."

M. de Cumont rapproche ensuite de la récente déclaration, faite à Angers, le 26 janvier 1881, par M. Mayol de Luppé, rédacteur en chef de l'*Union*, la première déclaration dictée jadis par les *ultras* à Louis XVIII.

Nous reproduisons les deux déclarations en regard, afin d'en mieux faire ressortir la ressemblance.

Déclaration royale de 1795

Déclaration de M. de Luppé en 1881

Le souverain qui voit rétablir son trône par l'effet d'une transaction quelconque, recevant la loi au lieu de la donner, n'aurait et n'acquerrait jamais assez de puissance pour en imposer à des factions mal éteintes.

Le roi n'a pas voulu que son autorité fût emprisonnée et avant la loi au lieu de la donner, dans la plénitude de son droit.

Evidemment l'affirmation est identique; seulement M. de Cumont nous rappelle lui-même, deux pages plus loin, que le jour où Louis XVIII fut roi, ses déclarations (2 mai 1814) furent toutes différentes. Que l'on compare:

"Rappelé, dit-il, par l'amour de notre peuple au trône de nos pères; éclairé par les malheurs de la nation que nous sommes destinés à gouverner, notre première pensée est d'invoquer cette confiance mutuelle si nécessaire à notre repos, à notre bonheur." Il se déclare "résolu d'adopter une constitution libérale," et au lieu de parler, comme à Vérone, de repentir, de clémence, de grâce et de pardon, il termine par la promesse solennelle que "nul individu ne pourra être inquiété pour ses opinions et ses votes."

Quelque autorité que mérite M. Mayol de Luppé, M. de Cumont exagère peut-être en voulant donner aux paroles de notre éminent confrère, l'ancien rédacteur

en chef de l'Union, la valeur d'une déclaration officielle, royale, dictée par le chef de la maison de France. Cette confusion, de bonne foi, n'en doutons pas—est le côté faible de la déclaration de M. de Cumont.

Pour finir, nous lui emprunterons deux anecdotes tristes, mais instructives. La première est absolument méritée :

« Voici ce que m'a raconté le général de \*\*\*, lorsque son père, officier supérieur, était de service aux Tuileries et entraînait le matin dans le cabinet du roi, Louis XVIII avait l'habitude de lui dire :

« — Eh bien ! comment va Jacques II ?

« Il désignait aussi son frère, le comte d'Artois, dominé alors par la coterie des ultras, par ces mêmes hommes qui avaient tant contribué, pendant la Révolution, à entretenir contre la maison de Bourbon les défiances et les préjugés, et il prévoyait pour lui le destin du fils de Charles I<sup>er</sup>, du dernier Stuart qui ait régné sur l'Angleterre : la perte du trône et l'exil jusqu'à la mort. »

Le second souvenir est emprunté aux *Carnets* de M. de Villèle, à la date du 24 mars 1825, qui précéda de si peu la chute de ce grand ministère—le dernier peut-être que la France ait possédé.

« J'ai reçu aujourd'hui, dit M. de Villèle, une singulière visite de M. de Chauvelin (député de la gauche), venu afin de me demander pour sa commune une autorisation de défrichement.—Je n'ai ni le droit, ni l'espoir de l'obtenir, a-t-il ajouté. C'est par acquit de conscience que je fais cette demande.—Et en quoi vous ai-je jamais donné le droit de douter de ma justice ? lui ai-je répondu ; puis je lui ai promis de faire examiner sa demande avec soin. Alors il s'est levé et m'a dit en prenant congé :—Comment un homme d'esprit peut-il être d'un parti si bête ?—Sans lui répondre, je l'ai reconduit vers la porte. Au moment de sortir, M. de Chauvelin, reprit sa phrase :—« D'un parti qui n'a qu'un homme d'esprit et qui veut le renverser !—A ces mots j'ouvris la porte à M. de Chauvelin qui sortit, mais ce fut pour la rouvrir aussitôt, et me jeter cette parole pour adieu :—D'un parti si bête qu'il veut le renverser, et qui y réussira, je l'espère !... »

Et M. de Cumont ajoute, en manière de commentaire final :

Si bête ! C'était l'opinion de M. de Chauvelin. La mienne est qu'ils sont incurables. »

La brochure de M. de Cumont a un mérite : la franchise. Mais il est à croire—ou à craindre, comme on voudra—que cette franchise n'aboutira qu'à rendre plus acharnées encore les haines déplorables qu'elle dénonce—sans profit pour le retour de la nation française à sa glorieuse tradition monarchique.

Récriminer est le contraire de pacifier. C'est une vérité de M. de la Palisse dont M. de Cumont ne s'est pas aperçu.

## DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

LA GROTTTE. — L'ÉGLISE. — LES BANNIÈRES. — LES ÉTENDARDS DE MONTRÉAL. — L'HISTOIRE DE L'APPARITION DANS LES VITRAUX ET LES INSCRIPTIONS.

Nous descendons des wagons et nous dirigeons nos pas vers le sanctuaire ; beaucoup de voyageurs s'empresent avec nous, tandis que des groupes nombreux de pèlerins chargés de chapelets et de cierges bénits, l'air rayonnant et ravi, nous croisent et nous indiquent que nous sommes sur le chemin de la grotte.

Enfin, la voici ! Voici le petit ruisseau qui la précède et que traversa Bernadette quand elle y vint la première fois. En avant, on voit les arbres qui frémissent et s'agitent tout à coup quand la vision apparut. Au haut du rocher, le rosier, avec ses feuilles et ses fleurs, et cette mystérieuse ouverture où la sainte Vierge se montra illuminée d'une douce clarté.

Nous pourrions dire que tout est comme à l'époque des visions de Bernadette. Dans le rocher, Marie est représentée par une admirable statue en marbre de Carrare.

Cette statue, sculptée par M. Fabish, directeur du Musée de Lyon, a été donnée par les dames de la Cour, de cette ville.

Dans le rocher est Marie. Ce n'est qu'une image, il est vrai, mais elle est comme vivante au milieu d'une illumination resplendissante, et tout est rempli des témoignages de sa venue. En face, la grotte, depuis le temps de l'apparition, brille toujours comme une fournaise ardente.

En bas, la source que Marie a fait sortir du rocher, est assez abondante pour répondre aux besoins des malades et pour se répandre sur toute la terre. Depuis vingt ans, elle donne 140,000 litres par jour.

L'ensemble est dominé par cette magnifique église qui est sortie, elle aussi, de la pierre, du sein de la montagne, pour proclamer la venue de Marie.

Mais il y a un autre témoignage plus sensible et plus

touchant : c'est l'affluence des pèlerins accourant de toutes parts, disant, par leur piété et leur recueillement, la confiance que le monde entier a placé en Marie.

Oh ! comme il est doux d'être ici, de se joindre à cette multitude de fidèles, de se sentir tout pénétré de sa ferveur. La plupart de ces pèlerins sont venus de bien loin et à travers mille difficultés ; ils sont venus pour réaliser le vif désir de leur cœur, pour obtenir des grâces précieuses.

Aussi, l'émotion est profonde : des visages sont baignés de larmes ; on entend des soupirs. Un grand nombre tendent les bras vers Marie avec une expression et un élan qui les font apparaître comme les images de la supplication et de la prière.

Il en est qui passent ici des jours et des nuits : l'affluence ne diminue jamais, les pèlerins se renouvellent sans cesse. Et enfin, si l'on demande comment Marie sera honorée quand les frimas seront venus, que les vallées seront comblées de neige et les chemins difficiles, on trouve aussitôt la réponse à cette question.

En effet, lorsqu'en quittant la grotte on se tourne vers la vallée, on voit le versant de la montagne en face couvert déjà de magnifiques édifices religieux.

Devant soi, un couvent à plusieurs étages, de 200 pieds de longueur, avec une terrasse spacieuse et un calvaire encadré dans le péristyle. Les Carmélites sont venues s'établir là pour tenir compagnie à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge. Un peu plus haut, un autre couvent avec une belle chapelle : ce sont les Bénédictines du Saint-Sacrement qui représentent ici le grand institut de l'Adoration perpétuelle.

De l'autre côté, vers la droite, la famille de St-François a envoyé les saintes et héroïques Sœurs de Ste-Claire. Près d'elle, une construction bientôt achevée, est réservée aux petites servantes des pauvres : elles ont établi près de la grotte leurs œuvres, leurs prêtres, leurs vieillards ; elles donneront un abri secourable aux malades les plus délaissés.

Après avoir déposé aux pieds de Marie l'expression de nos vœux et le but de notre pèlerinage, nous avons été à la sacristie nous informer de l'heure des messes pour le lendemain, et ensuite nous avons visité l'église.

On entre dans un grand vestibule qui est la base du clocher, et de là on passe dans la nef. L'église est grande, élancée, bien éclairée ; pour la disposition intérieure, elle ressemble assez à l'église Saint-Jacques de Montréal.

Comme on se sent porté à la confiance et à la prière en voyant ce sanctuaire si imposant de la reconnaissance des serviteurs de Marie ! Il a été élevé, décoré, enrichi par la gratitude et l'espérance. Les princes y ont envoyé des trésors, les pauvres ont donné leur obole. Il est tout rempli d'ex-voto et d'offrandes. C'est un monument unique en notre siècle ; il a tout attiré à lui, mais pour répandre partout l'abondance et la vie. C'est de là qu'est parti ce mouvement extraordinaire des pèlerinages et l'accroissement du culte de la très sainte Vierge. Aussi, depuis qu'on a commencé à venir à Lourdes, tous les sanctuaires de Marie ont été plus visités que jamais.

Après avoir loué Marie des hommages qu'elle a reçus en ce lieu béni, nous avons examiné les détails. Tout parle à l'âme.

L'édifice est long de 200 pieds, la nef large de 40 pieds, et la voûte à 70 pieds d'élévation. La nef est composée de cinq travées suivies d'une abside très élégante. Les arcades sont surmontées d'une galerie qui fait le tour de l'église comme à Saint-Jacques. Au-dessus, règnent de belles fenêtres taillées en plein ciel qui éclairent parfaitement la voûte, et de là la plus douce et la plus vive lumière se répand par toute l'église.

Ce qui frappe le plus, c'est la magnificence du sanctuaire éclatant dans le lointain ; il est environné d'une belle grille en fer forgé et doré, d'un très bel effet ; on y a déployé toutes les ressources de la serrurerie et de l'orfèvrerie. L'autel, de marbre blanc, sculpté et doré, est très riche ; il est surmonté d'une statue de la Vierge qui est un chef-d'œuvre.

Les regards sont encore attirés par l'immense quantité des bannières qui ont été apportées dans les pèlerinages. Tout disparaît sous la multitude de ces ex-voto qui couvrent les parois et resplendent de couleurs variées.

Au-dessus de la porte d'entrée, il y a quatorze bannières de grandes dimensions ; les autres pavoisent la voûte ainsi que les arcades. La bannière de Montréal, étant de grande dimension, se trouve dans la seconde arcade, à droite. Elle représente la façade de Notre-Dame, en or, sur velours bleu. Nous n'avons pas oublié qu'elle est le produit d'une souscription faite dans la ville de Marie. Elle est due au zèle de M. l'abbé Martineau et à l'habileté des Sœurs Grises.

On se rappelle que deux prêtres du séminaire de Montréal la portèrent au sanctuaire de Lourdes, lors de la grande démonstration nationale au mois d'octobre 1873.

Le drapeau de Saint-Patrice, offert par le pèlerinage que conduisait le Rév. M. Dowd, curé de Saint-Patrice de Montréal, est arboré à l'entrée du chœur.

Il est doux à tout Canadien de retrouver ainsi, au-delà des mers, et dans la demeure de Marie, un sou-

venir de la patrie lointaine et en même temps un témoignage de la piété de sa nation.

C'est pour répondre à ce sentiment que nous désignons l'endroit où se trouvent ces deux étendards.

Après ce premier coup d'œil, nous avons commencé la revue des vitraux. Ils représentent toute l'histoire du sanctuaire de Lourdes. Les PP. Missionnaires, dans cette partie de la décoration, ont fait preuve d'autant de goût que de magnificence ; et la générosité des pèlerins a répondu aux faveurs signalées de la très sainte Vierge.

Les vitraux du haut représentent l'histoire de l'Immaculée Conception pendant six mille ans, et les vitraux des bas côtés reproduisent ce qui se rapporte aux miracles de Lourdes.

### Vitraux de la nef

En haut, l'on voit d'abord les différentes figures de l'Immaculée Conception présentées dans l'ancien testament, les patriarches et les prophètes qui ont prédit ce mystère, puis les Pères de l'Église et les fondateurs des ordres religieux qui ont préconisé le dogme, enfin plusieurs faits historiques qui ont trait au culte de l'Immaculée Conception depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours.

### Vitraux du bas côté

En bas, sont représentés les faits qui se rapportent aux manifestations de l'Immaculée Conception à la grotte :

1<sup>o</sup> La sainte Vierge apparaît à Bernadette ; 2<sup>o</sup> celle-ci apporte l'eau bénite pour éprouver la vision ; 3<sup>o</sup> la sainte Vierge dit à Bernadette de venir pendant quinze jours, lui enseignant à prier et à faire pénitence pour les pécheurs, et demandant qu'on lui élève une chapelle où les fidèles puissent venir en pèlerinage.

Ces vitraux sont bien exécutés, et les figures sont admirables de dessin et de coloris. La sainte Vierge est idéale, toute céleste, supérieure aux représentations qu'en donne la sculpture dans les autres parties de l'église. Bernadette est ravissante de candeur et de pureté. Elle porte un capulet blanc, bordé de velours noir et doublé de rouge qui brille et ressort en chaque sujet.

Dans les vitraux suivants, on voit la belle apparition où la très sainte Vierge, avec un sourire céleste, annonce qui elle est : *Je suis l'Immaculée Conception*.

Le peintre s'est surpassé en ce tableau important.

Puis les faits qui suivent l'apparition continuent à se déployer : la prohibition de l'entrée de la grotte ; la séance de la commission d'enquête instituée par Mgr Laurence ; la proclamation du décret épiscopal ; la bénédiction de la statue ; la consécration de la crypte ; Bernadette prenant l'habit des Sœurs de la Charité ; la bénédiction de la nouvelle église ; les pèlerinages célestes, à commencer par le grand pèlerinage national ; l'érection de la chapelle en basilique, par Sa Sainteté Pie IX, sur la demande de Mgr Langenieux ; le couronnement de la statue par le nonce, Mgr Meglia, au nom du Pape, etc., etc.....

Vous admirez dans ces vitraux la pureté du dessin, l'éclat et l'harmonie des couleurs, la perfection des figures.

Tous les personnages principaux sont des portraits exécutés avec un rare talent : Bernadette, les docteurs, le curé de Lourdes, les évêques de Tarbes, NN. SS. Laurence, Pichenot, Langenieux, Jordan, puis les évêques qui sont venus aux cérémonies principales : Mgr Bouret, S. E. le cardinal Guibert, NN. SS. Pie, Mermillod et Meglia, nonce du Pape.

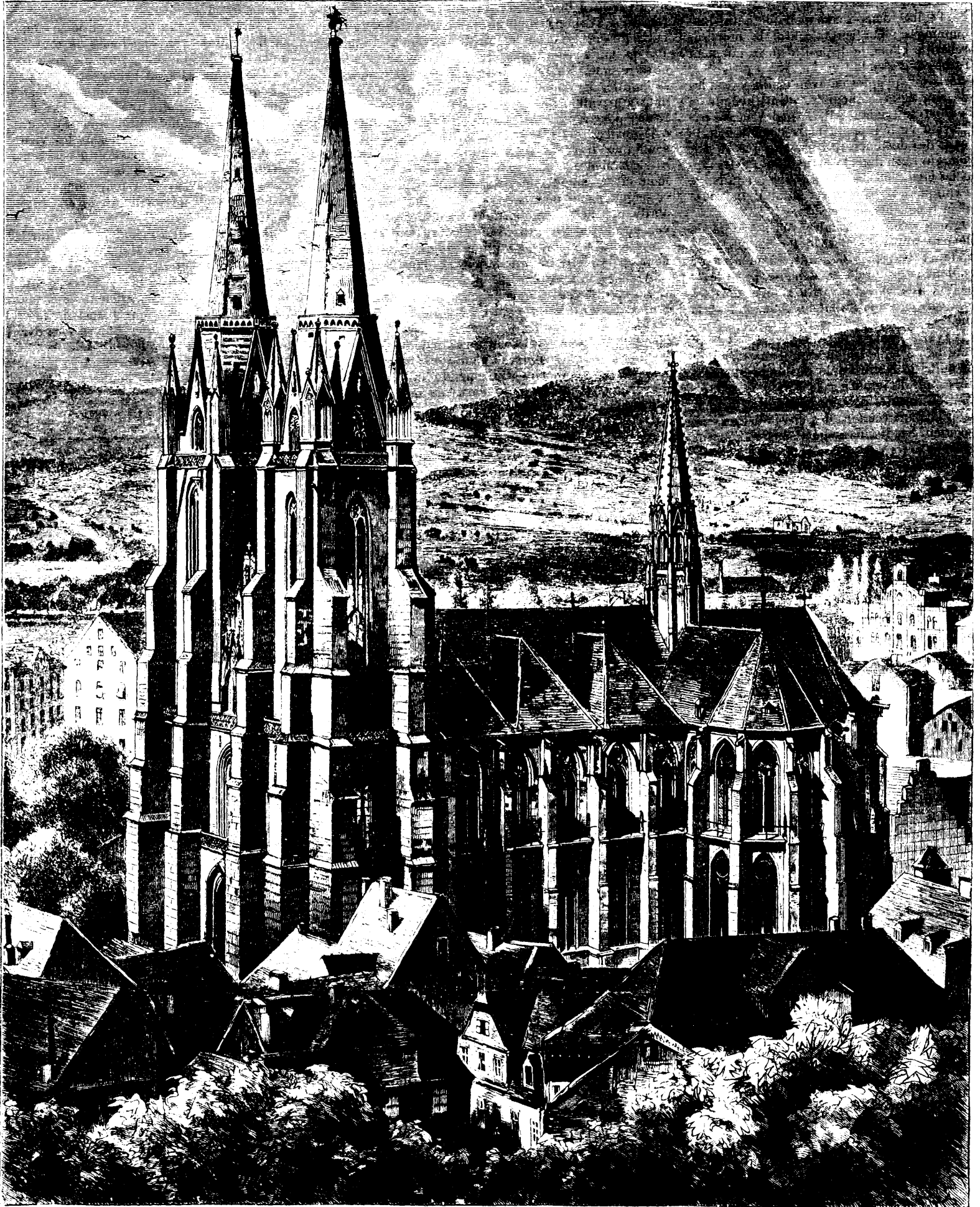
### Panneaux de marbre

Complétons cette visite à la basilique en disant que dans la première chapelle, à gauche, sur trois panneaux de marbre blanc scellés dans la muraille, sont racontées les dix-huit apparitions de la sainte Vierge : 1<sup>re</sup> apparition, 11 février 1858 ; 2<sup>me</sup> apparition, 14 février, dimanche de la Quinquagésime. Le jeudi suivant, 18 février, la sainte Vierge demande à Bernadette de venir pendant quinze jours, et, sur la promesse de Bernadette, la sainte Vierge répondit : « Et moi, je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais, dans l'autre, je vous le promets. » Les 19, 20, 21 février et les jours suivants, la sainte Vierge enseigne à Bernadette à prier, à faire pénitence pour les pécheurs, puis lui adresse ces paroles : « Dites aux prêtres que je veux que l'on m'érige une chapelle en ces lieux, » et enfin : « Allez boire et vous laver à cette fontaine et manger l'herbe qui est à côté. » Le 25 mars, jour de l'Annonciation, sur la demande de Bernadette, la très sainte Vierge déclare qui elle est par ces paroles : *Je suis l'Immaculée Conception*.

C'est ce mot qui dit tout et qui explique toutes ces apparitions.

Quatre ans auparavant, le Souverain Pontife avait exalté les grandeurs de la sainte Vierge par la proclamation de son « Immaculée Conception. »

Cette déclaration était parvenue jusqu'aux extrémités de la terre, et elle avait été acclamée. Les églises avaient envoyé les témoignages de leur adhésion à la parole du Souverain Pontife, et en particulier elles avaient



L'ÉGLISE SAINTE-ÉLIZABETH, À MARBOURG (HESSE CENTRALE, ALLEMAGNE)



adressé la bulle de l'Immaculée Conception transcrite et illustré en chaque langue. Marie a voulu consacrer la parole de Pie IX, la confirmer et la bénir, et, quatre ans après la définition de l'Immaculée Conception, Marie a daigné se manifester au monde, et pour témoigner sa reconnaissance, elle prit le nom glorieux que l'Eglise venait de lui accorder. Elle dit : *Je suis l'Immaculée Conception.*

En proclamant ce titre qui fait sa gloire, elle l'a sanctionné, et enfin, pour en laisser un témoignage durable, permanent, elle a demandé l'érection d'une chapelle, monument commémoratif de sa déclaration et de son intervention merveilleuse.

Après avoir lu ces faits intéressants, il faut aller de l'autre côté de l'église, dans la chapelle de Saint-Bertrand de Comminges. On verra, contre le mur, sur une table de marbre blanc, le dispositif du mandement de Mgr de Tarbes gravé en lettres d'or.

Le prélat déclare "qu'après en avoir conféré avec les dignitaires de son église cathédrale, ayant invoqué le saint nom de Dieu, se fondant sur les règles tracées par Benoît XIV, ayant vu le rapport de la commission, le témoignage écrit des docteurs, il considère que le fait de l'apparition, envisagé dans la jeune fille qui les rapporte et dans les effets considérables qu'il a produits, ne saurait être expliqué que par l'intervention d'une cause surnaturelle," et il conclut en ces termes :

"Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858, et les jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes ; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire certaine."

Enfin, après avoir soumis sa décision au jugement du Souverain Pontife, l'évêque annonce qu'il autorise dans son diocèse le culte de Notre-Dame de Lourdes, etc.

Il est intéressant de retourner le soir à la grotte : c'est le moment où tous les pèlerins vont réciter le chapelet ou assister aux instructions des missionnaires.

Ceux-ci racontent les dernières guérisons, annoncent les pèlerinages des jours suivants, exhortent les pieux fidèles à la pénitence et à la confiance en la très sainte Vierge. Après quoi, tous s'en retournent à la ville en chantant les louanges de Marie.

(A suivre.)

UN PÈLERIN.

## LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Au Bas-Maine, il y a des écrevisses, mais elles sont toutes dans les ruisseaux : les hommes ne savent point marcher à reculons.

Religieux au plus intime de l'âme, ils le sont aussi à l'extérieur. Quand le tonnerre fait résonner les échos de la montagne le Bas-Vestier se jette à genoux, et il est rare que l'éclair fende la nue, sans qu'il se signe dévotement. J'ai vu plus d'une fois la croix du chapelet sortir de la poche de l'homme de peines et le scapulaire se montrer sur ses épaules tendues. Il est peu de familles où la prière ne se fasse pas en commun et il en est beaucoup où un livre de piété est appelé à venir distraire l'esprit des préoccupations matérielles.

La religion, en un mot, est là, comme en Irlande, la bienvenue partout, au chevet du mourant qu'elle rend moins triste, au banquet de la famille qu'elle sanctifie, au milieu du travail qu'elle allège.

Quelquefois même, je le dirai volontiers, ce sentiment si noble s'épanouit, sous l'influence de l'imagination, en certaines idées et pratiques un peu superstitieuses. Mieux vaut cette exagération que l'impunité. Ainsi, quand l'étoile filante glisse à l'horizon, c'est, pour le Bas-Vestier, le signe indubitable auquel il sait qu'une âme s'est envolée au ciel ; les nuages rouges-sang sont un indice de guerres, et, si l'orfraie fait entendre la nuit son cri plaintif et aigu autour du village solitaire, c'est qu'un de ses habitants prendra sous peu la route du cimetière. Les histoires de revenants, d'apparitions, de loups-garous hantent toutes les imaginations, se retrouvent sur toutes les lèvres, et il est bien peu de ces villageois, quand le vent siffle dans l'if séculaire ou quand le feu follet danse sur les hautes herbes du champ des morts, qui se défendent d'un sentiment de respectueuse frayeur. Les pensées graves interrompent alors le cours d'idées plus légères et un *De profundis* bien senti déborde du cœur sur les lèvres et le la monte vers le Dieu qui n'attend que cette prière pour se pencher miséricordieusement vers les âmes du Purgatoire.

Mais cette lumière de foi connaît, elle aussi, son midi et alors ce n'est plus un reflet qui frappe l'âme, c'est un rayon brillant, et sous cette influence, le Bas-Vestier devient, en dépit des latitudes, un véritable chétien du Sud et des plus enthousiastes.

C'est le matin et c'est le printemps. La brume se dissipe en fuyant devant les premiers feux de l'aurore ; l'herbe relève lentement sa tête humectée de rosée ; l'oiseau déjà gazouille un chant à sa famille qui est un

hymne à Dieu. Le paysan quitte joyeusement sa ferme. Il va au pèlerinage de paroisse et, pour lui, ce pèlerinage est sacré : ses aïeux le firent souvent avant lui et ses enfants, il l'espère bien, se prosterneront un jour sur les mêmes dalles qu'eux et lui mouillèrent de leurs larmes.

Au reste, comment ne pas bien prier dans un de ces oratoires champêtres ? La légende, à défaut de l'histoire, les a tous rendus si respectables et si pieux ! Et puis, la nature s'est plu à les entourer de tant de grâce et de beauté !

Sur les bords de la Colmont, là où cette rivière capricieuse comme un lutin et limpide comme le regard d'un enfant, commence à régulariser son cours, un croisé remarque avec épouvante les premières traces de la maladie affreuse qu'on ne nommait alors qu'en tremblant. Pas de doute ; c'est elle. Il lève les yeux vers le ciel et se résigne. Au lieu de porter la contagion au sein de sa famille, il renonce à la revoir jamais et s'enferme dans un vallon : il a l'eau pour laver ses plaies, le rocher pour reposer ses membres, le ciel pour compatir à ses maux. Mais il est riche : il songe à ses frères en souffrance, il ouvre un hôpital, il bâtit une chapelle : car comment souffrir sans son Dieu ? et il laisse, en mourant, ce monument de sa charité. La chapelle, où ce seigneur sans nom sur la terre repose avec ceux qu'il abrita, réduite aux proportions d'un tout petit oratoire, voit encore chaque année bon nombre de pèlerins assez simples pour honorer celui qui donne sans écrire son nom sur la pierre ou sans le publier dans les journaux.

Ailleurs, la tradition est plus dramatique. Un cavalier chevauchait librement par les champs. Tout à coup son cheval s'arrête ; il l'éperonne, il le frappe ; le cheval se cabre, souffle du feu ; il blasphème ! Devant lui, se dresse tout en larmes une statue de Marie. Le cavalier tombe à genoux, s'humilie et bâtit une chapelle destinée à perpétuer le souvenir du miracle et de sa conversion. Bien des blasphémateurs ont depuis laissé à leur mauvaise habitude.

Des sanctuaires entourés ainsi d'une guirlande de souvenirs précieux, il est peu de paroisses qui n'en aient pas. Partout où ils se trouvent, ils sont fréquentés et leurs nombreux *ex-voto* redisent bien haut les prodiges dont la foi et la confiance des pèlerins furent toujours récompensés.

Outre ces lieux bénis, il y a au Bas-Maine nombre de croix vénérées. Partout où le chemin creux du hameau vient tomber dans le *grand chemin*, partout où deux routes se croisent ou se rencontrent, au dessus des arbres épais qui couvrent la haie et ombragent le champ, le voyageur voit ce signe salutaire. Tantôt elle est de granit, tantôt elle est de bois ; quelle qu'elle soit, elle est belle aux yeux du chrétien et plus encore aux yeux du Bas-Vestier, car c'est à elle souvent que s'attachent les plus purs souvenirs de son enfance. Telles de ces croix furent plantées au milieu d'un concours si nombreux ! avec tant de solennité ! dans des circonstances si remarquables et parfois si poignantes ! Si nous voulions en faire l'histoire, il en est avec lesquelles nous aurions à remonter toute la série des âges, depuis les guerres des Anglais jusqu'à la guerre des Prussiens et sur le piédestal desquelles nous aurions à lire le vandalisme des révolutionnaires. Plus d'une même a été aspergée d'un sang innocent. Mais passons et contentons-nous de dire que le Bas-Vestier ne passe jamais là sans se signer pieusement.

Une autre dévotion du Bas-Maine, c'est celle des processions. Aux jours des Rogations, à la fête de l'Assomption, à la Fête-Dieu et en dix autres fêtes, il n'est pas de village qui ne déploie fièrement sa bannière et pas de véritable Bas-Vestier qui ne la suive avec orgueil. Comme la les protestants sont inconnus et comme aussi les incrédules sont rares, ces processions se font avec une solennité et une piété remarquables. Je n'en parlerais pas, si la Fête-Dieu ne me rappelait chaque année quelques-uns de ces usages touchants qui, pour n'être peut-être point sanctionnés par les rubriques, n'en sont pas moins fondés sur un haut sentiment religieux et catholique.

A la tête de la procession, marche un enfant vêtu de peaux et choisi d'ordinaire parmi les plus jolis. Il tient en laisse un agneau blanc comme la neige. C'est saint Jean-Baptiste, le précurseur. Autrefois, il y a quelques vingt-cinq ou trente ans, il était lui-même précédé de tous les prophètes, et souvent, pendant la cérémonie, l'une des figures de l'Eucharistie était non seulement indiquée, mais fidèlement représentée au pied des reposoirs. Ce dernier vestige des mystères du moyen âge a disparu. Beaucoup s'en félicitent sous un prétexte de dignité ; le paysan le regrette et il est bien certain que pour ces braves populations ce théâtre religieux avait, avec des charmes, des enseignements profonds.

Aujourd'hui encore, la Madeleine et sainte Véronique, représentées par deux jeunes filles, ont dû à leur fidélité de conserver leurs places d'honneur près du Saint-Sacrement. Jésus-Christ les admit à être témoins de sa passion ; l'Eglise les fait participer à son triomphe.

Triomphe, j'ai dit, et c'est le mot. Car dans ces rues pavées, au milieu d'une foule recueillie, lorsque

Notre-Seigneur passe voilé des nuages d'un encens parfumé et porté sous un dais riche et brillant, c'est vraiment comme un Dieu qu'il s'avance et il n'est personne qui n'en soit frappé. Ailleurs peut-être, il aura un cortège plus nombreux ou plus aristocratique ; nulle part, il ne rencontrera des cœurs plus sincères et plus dévoués.

En dehors de ces processions communes aux catholiques, il en est une propre au pays et laquelle ne manque jamais d'attirer grand nombre d'étrangers. C'est la procession faite chaque année à l'honneur d'un saint ermite du quatrième ou cinquième siècle, si mes souvenirs ne me trompent, et appelée de son nom *procession de saint Ernée*.

Tout ce qui passe les dimensions communes, est dit au Bas-Maine avoir sept lieues de tour. Ainsi en est-il de la forêt de Mayenne, ainsi de la paroisse de Brécé. La procession de saint Ernée est de sept lieues. Le fait est qu'elle est longue et que, commencée dès cinq heures du matin, elle ne s'achève pas d'ordinaire avant huit heures du soir. Elle se fait d'ordinaire pour obtenir la pluie et jamais, disent les vieux, le bras du saint n'est sorti de sa chasse et n'a été ainsi porté triomphalement à travers les champs desséchés, sans que Dieu voulût, avant le retour même des fidèles, manifester par une ondée salutaire la puissance de son serviteur.

Beaucoup serait à raconter encore sur les pèlerinages et processions du Bas-Maine ; je ne veux que montrer l'esprit de foi qui vit, aujourd'hui comme par le passé, au fond du cœur des Bas-Vestiers et qui, aujourd'hui comme par le passé, fait leur force et leur consolation. La pensée religieuse qui plane sur la ville et la campagne, le reflet mystique qui se joue sur l'ensemble et les détails de la vie, le sens céleste et emblématique qui s'attache par là au berceau et à la tombe, n'est-ce pas là après tout le seul bonheur de la vie ?

GIULIO.

(A suivre)

## Dévotion de l'Eglise — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

II

VINCENT DE PAUL ET SES ŒUVRES

Saint Vincent de Paul avait hérité d'une parcelle d'amour, d'une étincelle du feu sacré du dévouement de l'Eglise, sa mère. Nous savons ce qu'il a fait, ce qu'il a accompli dans le monde. Quand la lumière céleste descend dans un cœur humain, elle l'inonde ; quand la foi pénètre dans une âme, elle la sanctifie, elle lui donne comme un avant-goût du ciel. Les grâces d'en haut la rendent heureuse. Saint Vincent de Paul en a été un exemple frappant. Esclave : dans les chaînes, il est libre, car il possède son Dieu. Libre : il devient esclave de son amour pour les pauvres, de son dévouement pour les malheureux. Il est le modèle, l'exemple et l'encouragement des chrétiens.

A contempler les travaux accomplis par Vincent de Paul, on est forcé de reconnaître la prédestination chez certaines âmes. Dieu, ne pouvant pas plus aujourd'hui qu'au jour du Thabor se montrer véritablement à l'homme, car celui-ci ne pourrait soutenir l'éclat de sa majesté, alors il se délègue des intendants, il prépare des âmes privilégiées, il embrase des cœurs du feu de son dévouement, il leur distribue ses grâces, et ceux-ci, sous l'empire de cette puissance absolue du bien, perpétuent dans le monde le règne de la justice, de la charité et de l'amour.

Vincent de Paul fut l'une de ces âmes d'élite, un de ces cœurs ardents faits pour aimer, pour souffrir, pour soulager, pour consoler, pour guérir.

Né d'une famille pauvre, il avait connu les souffrances du pauvre, et ce ne fut que par son énergie invincible et son vif amour de l'étude qu'il parvint à se faire ordonner prêtre en 1680. Appelé à Bordeaux, il reçoit d'une dame, qui distinguait déjà en lui l'homme des grandes œuvres, un legs assez considérable et qui nécessita sa présence à Marseille.

L'épreuve allait commencer pour lui : l'épreuve que l'âme faible ne peut soutenir est pourtant à l'homme ce que l'eau est à l'acier ; elle la retrempe, la rend plus solide et lui donne une densité et une telle cohésion que rien ne peut l'attaquer.

Si les grands arbres résistent aux orages, n'est-ce pas parce qu'ils ne sont encore qu'arbustes, ils se sont habitués à soutenir les chocs de la tempête ? Qu'ils ont grandi dans la lutte et que la lutte fortifie ? Ainsi en est-il de nous. Sans luttes, il n'y a pas d'hommes ; sans épreuves, il n'y a pas de caractères ; sans larmes, il n'y a pas de grandes âmes ; sans difficultés, il n'y a pas de victoires. L'humanité n'est-elle pas, après tout, qu'un soldat en armes ? Nous savons si Vincent de Paul a refusé jamais le combat. Par quelle inspiration d'en haut—inspiration qui s'explique quand on connaît le résultat de l'esclavage de notre héros—celui-ci, au lieu de retourner

chez lui par la route de terre, consent à accompagner une connaissance par la voie de la mer ! Ce devait être son malheur personnel, considéré sous le rapport de la vie terrestre.

A cette époque, les pays barbaresques faisaient une guerre implacable aux chrétiens. La mer était le champ de carnages et de rapines de ces pirates, lâches assassins de femmes et cruels égorgeurs d'enfants ! A la célèbre journée de Lépante, sur le golfe de la Grèce, en 1571, Don Juan d'Autriche y avait écrasé les Turcs de Selim II, dans une bataille navale à jamais mémorable, ruinant sa puissance en deçà du Bosphore, refoulant à jamais la domination ottomane au delà des Balkans, et assurant au catholicisme un pouvoir absolu en Europe.

Mais la rage dans l'âme, le désir de la vengeance, la soif du sang chrétien animaient les sectateurs du Croissant ; la Méditerranée en était infectée, les combats les plus sanglants s'y perpétuaient incessamment.

Ce fut dans ces circonstances que le navire qui portait le jeune prêtre fut rencontré, peu après son départ de Marseille, par trois brigantins turcs. Les Français, connaissant d'avance le sort qui les attendait dans la captivité, se défendirent avec le courage qui fut toujours leur apanage. Malheureusement, il fallut se rendre ; la force l'emportant sur la vaillance, le nombre sur la valeur. Vincent de Paul devra suivre la loi du vainqueur. Dépouillé de ses vêtements par ses maîtres, il apprendra là à se dépouiller plus volontairement pour couvrir ceux qui sont nus ; privé de nourriture, il apprendra le supplice de ceux qui ont faim ; astreint à un dur travail, il songera dans la suite au pauvre artisan qui gagne à peine de quoi donner du pain à ses enfants ; prisonnier, il sympathisera mieux avec les forçats du bagne.

N'est-ce pas que l'école du malheur prédispose mieux un cœur pour soulager la misère des autres, façonne mieux un caractère contre les coups du sort, aguerrit mieux l'homme contre les tempêtes de la vie ?

Le jeune esclave changea trois fois de maître dans un court espace de temps, pour tomber entre les mains d'un malheureux Niçois, qui, après avoir renié son Dieu et trahi sa foi, vivait sur de grandes fermes dans les montagnes du pays des Khroumirs, au milieu d'un luxe oriental, entouré de ses nombreux esclaves et de ses femmes.

La grâce a des voies détournées, secrètes, mystérieuses. Le but humain, en éloignant ainsi de Tunis Vincent de Paul, était d'empêcher qu'il ne recouvrât sa liberté, par l'entremise de l'ambassadeur Savary de Brives, qui aurait enfin obtenu du Grand Turc des lettres de délivrance pour tous les prisonniers français détenus dans les Etats barbaresques.

Mais le ciel, qui se sert des combinaisons humaines pour arriver à son but, qui est ou le salut de l'homme ou la glorification de Dieu, voulut que Vincent de Paul fut l'instrument de ses miséricordes auprès du renégat qui, autrefois, au baptême, avait reçu le sceau ineffaçable d'enfant de l'Eglise.

La douceur du jeune captif, son obéissance, sa charité, lui avaient gagné la sympathie d'une des femmes musulmanes de son maître. Elle se plaisait à faire chanter à l'esclave des cantiques à son Dieu. Sa voix était si suave, qu'elle croyait déjà entendre les harmonies du ciel. La grâce divine descend souvent dans une âme aux accents sympathiques d'une musique terrestre ou d'une voix humaine.

Cette femme reprochait avec amertume à son mari d'avoir abandonné une religion aussi belle que celle du prêtre esclave. Celui-là, inquiet, bourrelé de remords, consentit alors à des conférences secrètes avec son captif. L'heure de la délivrance allait bientôt sonner. Après dix longs mois de luttes intestines, le renégat se décide enfin à tout abandonner, en secret, et à suivre Vincent de Paul en France.

Nos deux fugitifs montent sur une frêle barque, exposés aux tempêtes de la mer, aux incertitudes des vents et aux dangers encore plus grands d'être repris par les corsaires. Enfin, après une traversée si dangereuse, Vincent de Paul et son compagnon abordent heureusement à Aigues-Mortes, en France, le 28 juin 1607.

A Avignon, Pierre Montari, vice-légat du Pape, reçoit l'abjuration du renégat et le conduit, avec son compagnon, dans la Ville-Eternelle, d'où ce dernier reviendra dans sa patrie l'année suivante (1608). C'est de là que date son apostolat si rempli de grandes œuvres, si plein de prodiges. Louis XIII lui confie l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulmes. Son zèle l'emporte, son amour le pousse à se multiplier pour faire du bien à tous.

Soit qu'il enseigne aux petits enfants sous le toit de chaume du pauvre, ou aux enfants des grands sous les lambris dorés du riche, soit qu'il exerce les fonctions sacrées ou qu'il se constitue l'aumônier des pauvres, Vincent de Paul, dans les fonctions variées qu'il exerce, y met un zèle, une prudence, une charité et un dévouement qui le font justement aimer et apprécier de tous ceux qui le connaissent.

Sa réputation de vertu, se répandant bientôt dans tout le royaume, pénétra jusqu'à la cour, et le roi, sachant apprécier ses rares mérites, le nomma aumônier-général des Galères (1619).

Le mot galère seul faisait trembler les plus intrépides ! tous les plus grands coupables y étaient rassemblés. Tous les crimes les plus repoussants y allaient expier leur châtement. Et quels châtements, grand Dieu ! C'est dans ce repaire que Vincent de Paul passera dix années de sa vie dans la pratique de la charité la plus sublime, dans l'exercice des fonctions les plus repoussantes, mais toujours avec une abnégation de soi-même, un amour des malheureux et un dévouement tels que la foi seule puisse en produire de semblables, tels que le ciel seul puisse en inspirer.

Il ne se contente pas de soigner les âmes, de cicatrifier les plaies du cœur des malheureux, il se fait encore le médecin de leurs corps, leur garde malade, leur homme de peine et leur portefaix ! Il allège leurs souffrances, les aide dans leurs travaux et s'assujettit à leur dure captivité, pleine de répulsion pour la nature humaine, pour sauver ces âmes, alléger leurs maux, leur faire entrevoir l'aurore d'une vie meilleure. Voilà l'héroïsme de la charité sur la terre telle qu'un Dieu doit l'avoir léguée.

Forcé par l'obéissance d'accepter le Directorat de la maison de St-Lazare, c'est de là que commence à proprement parler, ce nouveau genre de dévouement et de tendresse pour l'orphelin, de sacrifice pour le pauvre, qui ont émerveillé le monde et classé Vincent de Paul comme l'une des plus héroïques figures que le ciel ait prêtées temporairement à cette terre.

Non content d'accomplir ces œuvres gigantesques de philanthropie chrétienne, il prêche de nombreuses missions, non seulement en France, mais encore en Italie, en Ecosse en Barbarie et jusque dans le Madagascar !

Le zèle connut-il jamais les distances ? le dévouement les obstacles ? Ses retraites spirituelles sont des chefs-d'œuvre d'atticisme. Ses Conférences ecclésiastiques attirent les savants et les saints. Sa réputation de charité était si bien appréciée que les riches lui envoyaient de fortes sommes pour qu'il les distribuât aux nécessiteux.

Un de ces petits discours où le cœur parlait aux cœurs, où le feu dévorant consumait les âmes, lui valut, un jour, 40,000 livres de rentes pour son Hospice des Enfants trouvés.

Ne pouvant suffire à tous ses malades, alors il fonde cette admirable institution des Filles de la Charité, qui, animées par son exemple, se dévouent exclusivement à soulager les misères humaines.

Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpêtrière et de la Pitié pour les insensés ; de Marseille pour les forçats ; de Ste-Reine pour les pèlerins ; du saint nom de Jésus pour les vieillards, lui doivent ce qu'ils ont été, ce qui ne l'empêche pas d'envoyer aux malheureux Lorrains, décimés par la famine, au delà de deux millions en argent et en effets.

Il soutient encore l'établissement des Filles de la Providence, de Sainte-Geneviève et de la Croix, sans cesser de travailler pour la réforme des religieux et l'établissement des séminaires !

Est-on surpris maintenant que Vincent de Paul soit le patron de la charité dans le monde, le modèle des dévouements, l'exemple de l'héroïsme, de l'abnégation, du sacrifice et de l'amour ?

Sa vie mortelle est passée ; il expire le 27 septembre 1660, à 85 ans. La renommée pour lui revêt bientôt l'auréole de la gloire : Sa Béatification proclamée par Benoit XIII, le 18 août 1729, n'est que le premier échelon de cette gloire si pure que la terre reflétait le 16 juin 1767, quand Clément XII le mettait au nombre des saints, en vertu du pouvoir que le ciel lui avait remis, en coignant la tiare des pontifes infaillibles.

La mémoire du juste ne périra pas, car ses œuvres la perpétueront toujours. Cent ans après sa canonisation, la France, qui durant cet intervalle néfaste, avait passé par de terribles secousses, par de sanglantes persécutions, s'est rappelée de saint Vincent de Paul. Et pour prouver que l'œuvre nouvelle qui allait se fonder, ne devait ses succès qu'aux mérites de son saint patron, jamais œuvre n'eut plus humble origine, ni plus grand résultat.

Huit étudiants, à la tête desquels se trouvait Ant. Fr. Osanam, sentant le besoin de faire face à l'impiété voltairienne de leurs compagnons d'études, s'assemblent privément à Paris, en mai 1833, pour se former en confrérie, y ériger les vérités de la religion, et se concerter pour en pratiquer les préceptes. Or, pour mieux atteindre leur but, ils se décident à accomplir ce que Dieu aime davantage dans le chrétien, la charité. Ils visitent les pauvres, obtiennent quelques aumônes qu'ils leur distribuent : leur zèle attire les regards ; l'on veut s'initier à leur école, participer à leur mission ; c'en est fait, les conférences de saint Vincent de Paul sont fondées, l'œuvre s'élargit ; son cercle s'agrandit et bientôt des milliers de personnes se rangent sous ses lois, en observant les règles, se dévouent aux secours des malheureux et accomplissent, dans toutes les parties du monde, ces œuvres magnifiques que les catholiques accomplissent, avec un aussi noble élan dans notre cher Canada. Propageons la cette noble et sainte mission de vêtir ceux qui sont nus, d'abreuver ceux qui ont soif, de rassasier ceux qui ont faim ; de vous attacher au malheur pour le consoler ; de vous courber sur le ma-

lade pour adoucir ses maux ; d'envelopper le pauvre de votre amour ; de protéger l'orphelin pour qu'il oublie ses larmes ; d'assister le vieillard délaissé, pour qu'il ne se rappelle plus qu'il a perdu ses enfants ! Et s'il en est parmi nous qui soient trop pauvres pour donner, du moins que leurs prières—aidant les autres membres de la société, par une explosion d'amour vers le ciel—crèvent l'opacité des nuages qui nous en cachent la vue et fassent descendre sur nous ces flots de dévouement et de zèle qui nous constituent déjà sur la terre de nouveaux et vrais Vincent de Paul.

CHARLES THIBAUT.

(A suivre)

## NOUVELLES DIVERSES

—Il y a 70 journaux catholiques aux Etats-Unis, dont 5 dans l'Etat de New-York.

—M. Sénecal s'embarquera le 16, à bord d'un des steamers de la ligne *Dominion*, pour l'Europe.

—L'honorable M. James Young a prêté serment la semaine dernière comme trésorier de la province d'Ontario.

—La fête de la confédération sera célébrée avec pompe cette année à Ottawa. Le programme promet d'être très attrayant.

—De grands préparatifs de guerre sont faits en Chine. Trois corps d'armée sont prêts à entrer en campagne, et la flotte chinoise a reçu ordre de partir pour le Tonquin.

—Le club de raquette "Le Canadien," à sa dernière réunion, a décidé qu'il figurerait dans les rangs de la procession le jour de la St-Jean-Baptiste.

—Mlle McKeown, domiciliée rue Dorchester, a failli être empoisonnée par de l'acide carbolique que lui donna un pharmacien pour une préparation contre le mal de dents. Un médecin a été appelé à temps.

—M. H.-A. Dubuque, avocat de Fall-River, vient d'écrire, pour un éditeur de Philadelphie, la partie de l'*Histoire du comté de Bristol* qui a trait aux Canadiens-Français.

—Suleiman Daoud et Mahmoud Sami, accusés d'avoir mis le feu à la ville lors du bombardement d'Alexandrie par les Anglais, ont été trouvés coupables et condamnés à mort.

—La société des ouvriers du port de Québec a fixé la journée de travail à huit heures et une assemblée des négociants doit avoir lieu prochainement pour protester contre cette décision.

A Carlisle (Etats-Unis) une dame Douglass, a, dans un accès d'aliénation mentale, assassiné, pendant leur sommeil, ses trois enfants, âgés de six mois à cinq ans et s'est ensuite coupée la gorge avec un rasoir.

—Nous recevons les meilleures nouvelles de toutes les parties de la France sur l'état de la récolte, et si les prévisions se maintiennent, l'année 1883 marquera dans les annales agricoles de ce siècle.

—Mademoiselle Caroline A. Hart est morte subitement à Trois-Rivières, pendant qu'elle prenait son déjeuner. Elle était fille de feu Ezekiel Hart, député des Trois-Rivières. La défunte était âgée de soixante-seize ans.

—On a découvert et commencé à exploiter, près Brandon, Manitoba, une mine de fer qui donne 430 lb de fer par tonneau de minerai. Ce minerai est d'une qualité supérieure pour la fabrication de l'acide sulfurique.

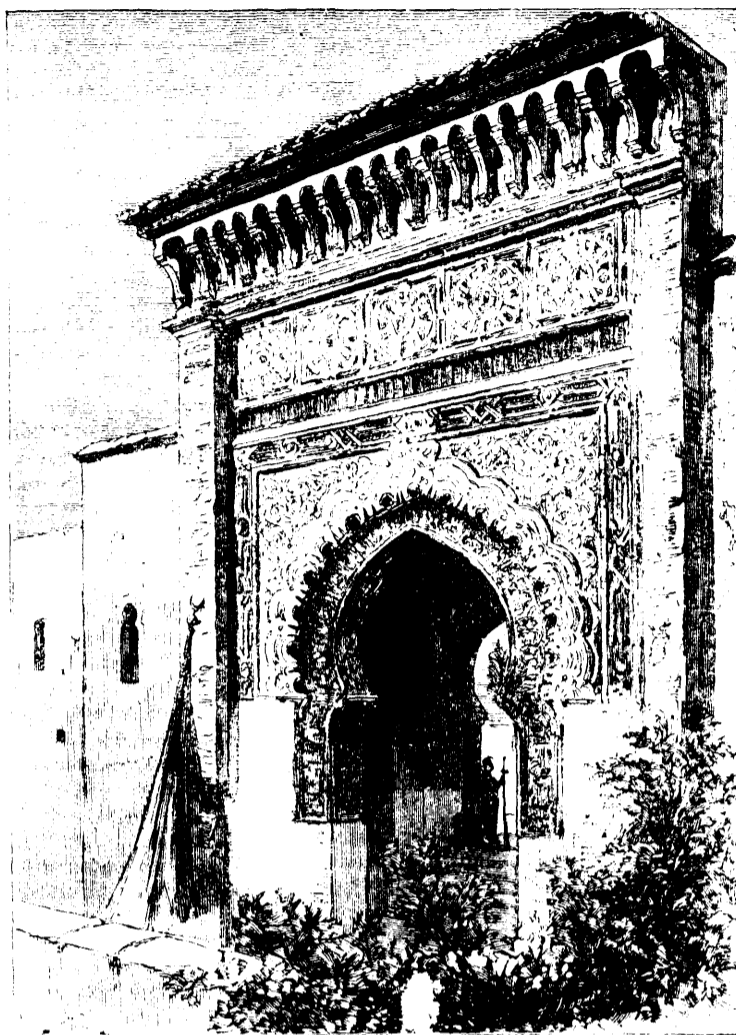
—Impossible de contracter les maladies suivantes : La diabète, la maladie de Bright, des Rognons, du Foie ou des voies urinaires, si vous faites usage des Amers de Houblon—et si vous avez déjà souffert de ces maladies ces Amers vous guériront radicalement.

—Au commencement du mois dernier, MM. McLean, Roger et Cie., imprimeurs du gouvernement, avaient offert trois prix de \$50, \$30 et \$20, à ceux de leurs compositeurs qui auraient fait la plus grande somme de travail durant la session. Les récompenses ont été distribuées il y a quelques jours. M. Thomas Dufresne a obtenu le premier prix, M. George Léonard, le second, et M. James P. Stringer, le troisième.

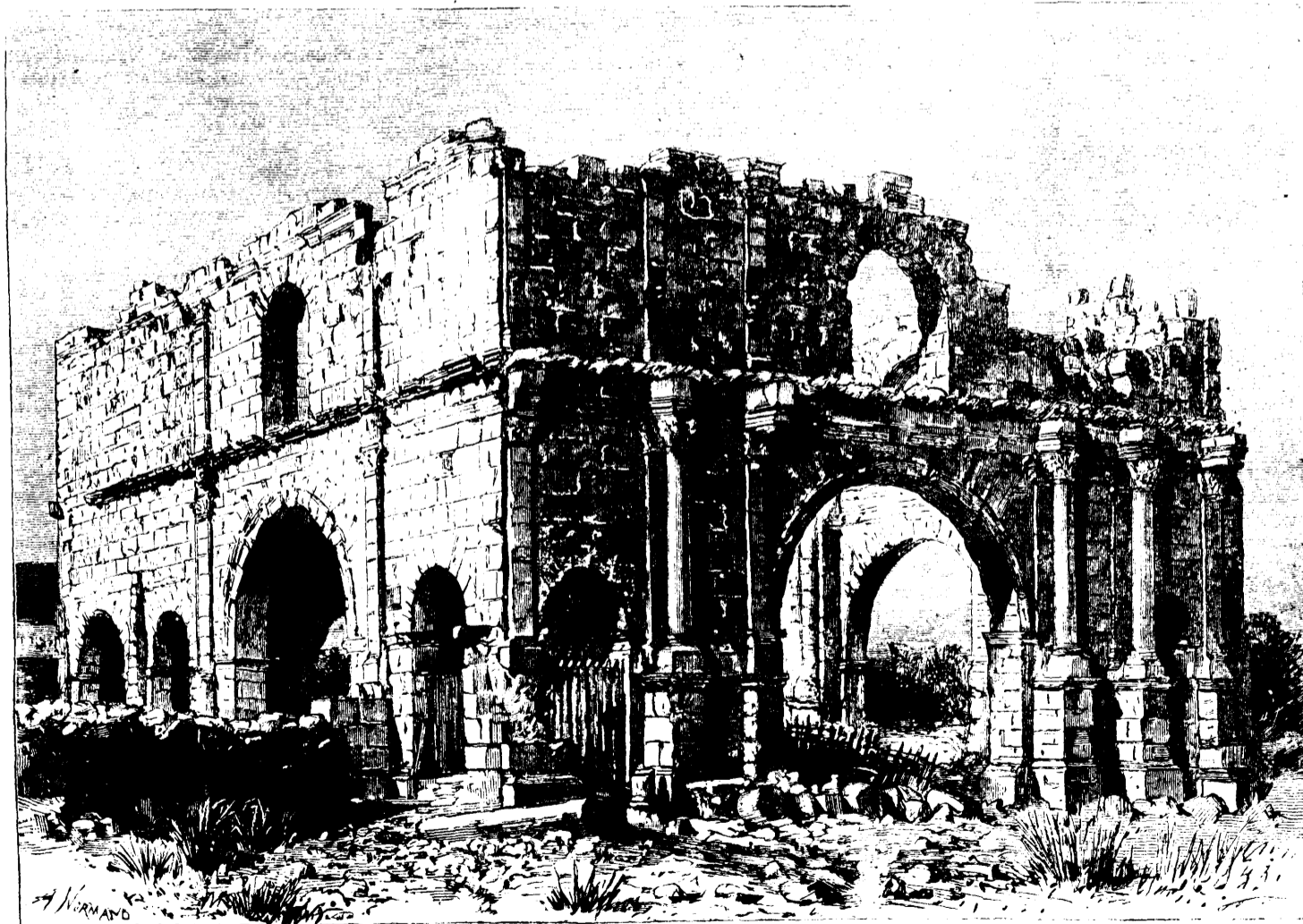
Nous félicitons d'autant plus ces messieurs de leur succès qu'il a été remporté sur un plus grand nombre de concurrents ; les ateliers de MM. McLean, Roger et Cie., étant, de tout le Canada, ceux qui emploient le plus de typographes. Ces messieurs ont fait au maximum 8 mille ems dans 10 heures de travail.



TLEMCCEN : LA MOSQUÉE DE SIDI HALLOUY



TLEMCCEN : LA MOSQUÉE DE SIDI BOU MEDINE



LAMBESSA : LE PRÆTORIUM

## LES MONUMENTS HISTORIQUES DE L'ALGÉRIE





M. DAURAY (le gendarme). M. PETIT (l'avocat). M. RICHÉPIN (le médecin). M. GUYON (la vieille). M. SAINT-GERMAIN (le notaire). M<sup>me</sup> SARAH BERNHARDT (Pierrot).

AU THÉÂTRE. — PIERROT ASSASSIN, pantomime par M. J. Richepin, représentée salle du Trocadéro au bénéfice des « Jeunes Aveugles » (Dessin de M. Adrien Marie).



## UN COQUILLAGE

Perle de l'Océan, gracieux coquillage  
Qui semble le berceau d'un lutin de la mer  
Ou l'esquif échoué d'une ondine en voyage,  
C'est donc ici que t'a jeté le flot amer!

Pourquoi? tu ne le sais. Sur la grève sonore  
Tu gis taché de sable et d'un limon impur,  
Et l'on peut voir à peine, inerte madrépore,  
Luire encor tes contours et de nacre et d'azur.

Mais tu vis... je t'écoute... Il me semble, ô merveille!  
Que ton sein agité résonne entre mes doigts;  
J'entends s'en exhiler, en approchant l'oreille,  
De plaintives clameurs, des sons confus, des voix.

J'écoute de plus près : une rumeur profonde  
Domine incessamment le chant triste ou joyeux,  
Et dans ton sein étroit c'est l'Océan qui gronde,  
Qui gronde continu, sourd et mystérieux!

Reste là sur le bord, ô perle aux longs murmures!  
Le flux t'a porté là : le reflux t'y prendra;  
La vague en l'emportant lavera tes souillures,  
Et dans l'immensité profonde te perdra!

Ah! l'homme est comme toi, pauvre perle marine,  
Jeté par une vague au terrestre élément,  
Et quand il penche aussi son front sur sa poitrine,  
Mille voix de son cœur montent confusément :

Sans joyeux ou plaintifs, chœurs d'enfants et de fées,  
Bruissements d'amour, doux et tendres secrets,  
Notes des passions toujours mal étouffées,  
Des chansons et des pleurs, des cris et des regrets.

Et, dominant ces voix et d'enfant et de femme,  
Etouffant tous ces bruits de douleurs et d'amours,  
Il écoute gronder dans le fond de son âme  
Une voix d'Océan qui l'appelle toujours.

Hélas, et comme toi, sur son triste rivage,  
Il attend, tout souillé de limon et souffrant,  
Que le reflux le prenne à la terrestre plage  
Et l'emporte à jamais dans l'éternel courant!

LOUIS RATISBONNE.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VIII

VISITE IMPORTUNE

(Suite)

L'historien est obligé d'affirmer ici dans la vérité que madame de Laboyrie, élégante désœuvrée de trente-cinq ans, était et resta toujours une honnête femme, dans l'acception humaine de ce mot. Un peu de coquetterie avec un homme d'esprit lui paraissait guerre permise. Madame de Laboyrie était froide, Amédée sauvegardé par une première affection. Cela n'en était pas moins un fort grand malheur qu'Annonciade ne fut pas en tiers dans ce tournoi de galanteries et de badinages trop légers entre gens aimant le devoir et la vertu. La pauvre enfant s'était volontairement mise à l'écart, ne connaissant rien du monde ni de la vie, et croyant au malheur sans connaître le mal.

L'analyse heure par heure de ces délicats froissements dont souffre l'âme d'une femme, quand cette femme est pétrie de tendresse et de pureté, remplirait des volumes. Et qu'apprendrait-elle? Rien aux hommes qui n'y croiraient pas; rien aux femmes qui les ont subis.

Une pâleur et une maigreur extrêmes indiquent bientôt aux étrangers sinon les luttes de la jeune femme, du moins son dépérissement; tandis que son mari qui assistait chaque jour à ce lent travail n'en fut que très tard frappé.

C'est ainsi qu'ils passèrent dix mois. Amédée n'ayant pour ressources que de mesquins salons remplis de gens plus étroits d'esprit, plus personnels encore de cœur que chez madame d'Auriac, ou des cercles d'hommes dans lesquels le plaisir consistait à fumer un cigare, plus souvent une pipe, à lire des journaux maculés de café ou de bière, à médire des femmes; l'esprit délicat et littéraire d'Amédée éprouvait un suprême dégoût pour ce genre de distraction; il prit donc l'habitude d'aller fréquemment chez la comtesse, légitimant ainsi les petits bruits malins d'une ville de dix mille âmes.

Ils vinrent jusqu'aux oreilles de la femme solitaire. Il y a toujours des personnes obligées pour la propagation des secrets douloureux. Annonciade n'essaya pas de lutter contre les insinuations perfides par lesquelles la seule femme qu'elle connût vint lui apprendre une nouvelle acceptée par toute la ville. Il y a des âmes viriles qui se redressent, doutent et luttent, il y en a de douces et faibles qui s'inclinent; Annonciade était de ce nombre. Elle fit en entier le sacrifice de sa vie comme elle avait fait depuis longtemps celui de son bonheur, car elle se sentait frappée à mort. Il lui fallait être aimée pour vivre, et surtout, nous l'avons dit, il lui fallait estimer son mari.

Quand elle fut seule et regarda autour d'elle les débris épars de ses joies et de ses rêves, quand elle sentit ce vide immense que fait au cœur l'absence d'une sainte et légitime confiance, elle poussa un cri vers Dieu et tomba à genoux; ce n'était point encore une prière, c'était un retour, celui de l'enfant prodigue. Depuis quelque temps déjà, la solitude et la douleur avaient éveillé dans l'âme de la pauvre enfant le besoin de Dieu. Les cœurs vont au ciel par des chemins différents.

Pendant qu'elle est à genoux, ne disant rien, hélas! elle a désappris la prière, le démon la tente; il lui montre le monde

où des consolateurs l'attendent, des plaisirs au moins pour sa jeunesse et sa beauté. Mais l'ombre même de cette pensée la fait frémir; mille fois elle préfère son lot, cette part de délaissement et de souffrance qu'elle ne trouve si lourde que parce qu'elle la porte seule. Et pourquoi seule, crie son âme éclairée et déjà récompensée de son bon mouvement par une grâce céleste, pourquoi seule quand Dieu t'ouvre les bras?

Ce fut comme un rayon qui enveloppa pour les étouffer les ombres malsaines dont son âme était voilée. Elle comprit, elle vit, elle aimait. Les larmes coulèrent de ses yeux en la soulageant, elle sentit qu'elle ne pleurait pas en vain et que l'âge des consolations changeait l'amertume des larmes en une douce fraîcheur et y substituait la paix.

Je ne prétends pas qu'à partir de ce moment elle fut à l'abri de la douleur; elle eut encore, elle eut souvent des moments de désespoir. Ce n'est point assez que la prière solitaire pour fortifier une femme dans les combats cruels qu'elle livre à un cœur révolté. La religion catholique l'admirablement comprit; aussi, elle seule renferme-t-elle d'inépuisables trésors pour donner la victoire aux âmes plus faibles sur leurs passions; ces trésors, ce sont les sacrements. Quand les lèvres se sont ouvertes et ont versé dans le cœur du prêtre surnaturellement éclairé par Dieu les secrets mystères d'un amour humain, déjà l'âme se sent déchargée d'un grand poids; le cœur du prêtre prend sa part du lourd fardeau; il a des mots qui consolent, des enseignements qui dirigent et l'amour de Dieu à opposer à l'amour terrestre contre lequel il faut lutter ou dont il faut combler le vide. Annonciade ne se confessait pas. C'est pourquoi la douleur pesait d'un double poids sur son âme fatiguée, et, malgré les efforts de sa volonté attirée vers Dieu par l'abandon et la souffrance, elle avait encore des crises de sanglots et de larmes à fendre l'âme, lorsque les absences prolongées d'Amédée lui faisaient raisonnablement supposer qu'il était chez la comtesse de Laboyrie.

Elle écrivait quelquefois à sa sœur; ses lettres, bonnes et affectueuses, parlaient des occupations de son mari, de leurs santés respectives, du pays qu'elle habitait, de son jardin, de ses fleurs, mais elles cachèrent toujours la vérité sur la plaie de son âme. Marie-Sophie ne pouvait être sa confidente. Il faut supposer pourtant que le style de la pauvre jeune femme trahissait une tristesse engourdie ou une indifférence désespérée, car une lettre de Marie-Sophie, datée de cette époque, renferme des allusions à l'état d'âme d'Annonciade. Le lecteur en jugera par les passages que nous transcrivons :

« Si j'avais été pour quelque chose, ma bien-aimée sœur et très chère enfant, permets à mes droits d'ainesse cette douce appellation, dans la cruelle décision que vous avez prise il y a dix mois, j'essayerais sérieusement de la combattre en t'affirmant, dans une conscience droite et incapable de tromper, que ta présence et celle de ton mari n'auraient en rien altéré mon repos. La tendresse que je te porte et le respect que m'inspire le titre sacré de frère, qu'Amédée a reçu devant Dieu le jour de votre mariage, sont des garants suffisants de la paix qui m'est revenue. Mais ce qui m'imposa le silence, ce fut la souffrance personnelle que trahissent tes lettres et qui se serait aggravée sans doute dans notre vie commune. Or, avant tout, il faut ton bonheur, chère Annonciade. Mon éternel remords sera de l'avoir effleuré par une parole imprudente, arrachée dans l'épanchement d'un cœur encore égaré, parole qui, certainement, dépassait la vérité.

« Sache être heureuse, chère petite, et que rien ne vienne troubler la douce limpidité de ta vie. Tu manques ici partout; la joie, le mouvement et la gaieté sont partis avec toi; qu'un sacrifice dont nous souffrons tous te vaille au moins le bonheur. »

Les yeux d'Annonciade, fixes et pensifs après la lecture de cette lettre, témoignaient sensiblement de ses regrets et du besoin qu'elle éprouvait de revoir la famille. La seconde douleur avait emporté la première; d'ailleurs, Marie-Sophie se disait guérie, et le retour à Rémillac souriait à la petite fée comme si, avec les parfums des sapins, les odeurs saines des prairies, elle eût dû retrouver les fraîches illusions de sa joyeuse enfance.

Ah! revenir là où on l'aime, où sa présence chérie va éveiller des sentiments de bonheur et de fête! Quelle perspective séduisante!

Elle regardait autour d'elle... le silence y règne et la solitude. Pourquoi? Elle a cependant un époux aimé... Il n'est pas là, où est-il? Ces questions se pressent dans l'esprit troublé de la jeune femme; une rougeur soudaine, une pâleur, un tressaillement, une larme trahissent son angoisse et sa lutte. Est-elle innocente de cet éloignement fatal? Ne l'a-t-elle pas provoqué dans les premiers beaux jours de leur union? Que fallait-il faire? demanda le cœur. Et la conscience répond : il fallait aller vers lui avec bonté, avec générosité et guérir la plaie que tu supposais à son âme. J'étais bien jeune, reprend le cœur, bien froissé... et la conscience redevint impérieusement : il n'y a qu'une grande voie, l'affection avec elle on peut tout vaincre.

D'autant plus volontiers convaincue qu'elle aime davantage, Annonciade prend enfin la courageuse résolution de tout avouer à son mari; il lui semble que cette confession humaine, autrefois impossible, est la seule voie de salut aujourd'hui qu'il n'y a plus d'entrave à leur bonheur, plus d'obstacles entre leurs cœurs et puisque Marie-Sophie se dit guérie, ils pourront revenir aux frais bosquets de Rémillac.

Raisonnant ainsi avec l'inexpérience de ses dix-huit ans, mais sainement éclairée par le cœur, elle monte faire une de ces toilettes de printemps dont la plus innocente des femmes connaît le charme et la séduction. Ce n'est qu'une robe de grenadine gris-perle et un petit chapeau rond orné de rubans bleus, chapeau de jardin projetant une ombre légère sur le front et les yeux sans éteindre la magnifique expression du regard. Avec cela Annonciade est élégante, distinguée, charmante.

Elle écoute les heures sonner à la ville, elle erre au jardin impatient dans sa tendresse. Elle est gaie, souriante, la vie s'ouvre enfin, cette vie murée depuis un an comme un tombeau. En passant près des rosiers, elle est séduite par une rose entrouverte, fleur pâle et malade qui se sent des rigueurs de l'hiver; elle cueille ce bouton de Bengale dont le parfum est aussi délicat que la couleur; elle se réjouit de cette heureuse trouvaille; n'est-ce pas comme l'espérance fleurie des beaux jours revenus?

— Je te garderai toujours, petit bouton chéri, dit-elle; ou plutôt je vais te donner à celui dont un seul regard fait tout épanouir dans mon âme, tu commenceras la série de nos beaux jours.

Enfant, la femme l'est toujours, mais deux fois quand elle aime, elle couvre de baisers la petite fleur étiolée jusqu'au mo-

ment où les pas d'Amédée retentissent. Alors son embarras la reprend, sa longue réserve fait des tentatives pour la dominer encore. Elle présente la rose à son mari dans un mouvement charmant de grâce et d'abandon, espérant que la gracieuse petite fleur va faire comprendre son secret, désir d'explication et son pudique embarras.

Malheureusement, nous avons déjà été forcés de convenir qu'Amédée, d'abord découragé de son intérieur, puis résigné, commençait à prendre son parti de l'indifférence d'Annonciade et n'attachait plus aux enfantillages de la jeune femme qu'un intérêt secondaire. Il reçut la fleur avec un sourire, fit une question sur l'arbuste qui l'avait produite, un compliment à sa précocité, un remerciement à l'aimable amie qui l'offrait et parla d'autre chose.

Annonciade resta interdite. Elle comptait sur une petite scène de sentiment qui lui permit d'arriver aux aveux, aux plaintes, aux prières et finalement à la grande et importante question de leur retour en Normandie; mais le sentiment si longtemps et si amèrement repoussé sommeillait maintenant dans le cœur d'Amédée et ne pouvait surgir que d'une crise plus sérieuse que le don d'une rose.

Il mit la fleur à sa boutonnière et ayant atteint ses cigares, il en choisit un minutieusement, l'alluma, puis s'étendit sur un des fauteuils du jardin, jouissant de ce *far niente* que procure le repos à l'ombre par un jour de travail et de chaleur. Annonciade le regardait toujours avec la ténacité de l'embarras. Elle cherchait comment aborder la difficulté de l'entretien et contre l'ordinaire en ce monde, ce qu'elle savait le moins c'était son commencement. La Providence, car je n'accepte pas le hasard, lui vint en aide; non pas de la manière la plus agréable sans doute, mais évidemment la plus utile pour les conséquences à venir. Madame de Laboyrie se présenta pour parler à Amédée.

— Amenez-la ici, dit le jeune professeur à la femme de chambre; vous permettez, Annonciade, sans cela il me faudrait éteindre mon cigare; la comtesse ne peut souffrir l'odeur du tabac dans les appartements.

— Vous êtes le maître chez vous, répondit Annonciade les joues pourpres d'indignation; tandis que ses bonnes pensées et ses bons mouvements s'effuyaient à tire-d'ailes; c'est à moi de me retirer devant vos hautes relations.

— Restez, restez, ma chère, dit Amédée d'un ton dégagé; nous n'avons rien de particulier à nous dire, la comtesse et moi.

Ce mot *nous* choqua la pauvre Annonciade jusqu'au fond de l'âme. Amédée l'avait dit sans intention dans ce style familier auquel il échappe bien des fautes contre le goût, celle-ci était en outre une faute contre le cœur. Le coupable ne s'en douta pas.

— Nous serions trop à trois, murmura Annonciade en s'éloignant comme une biche blessée, sans prendre garde à l'air étonné de son mari qui la suivit des yeux.

Madame de Laboyrie n'avait pas grand-chose à dire à Amédée; elle venait un peu pour tuer le temps et beaucoup parce qu'elle avait l'esprit du jeune professeur lui plaisait.

Après un insignifiant caquetage sur la paresse de son frère, sur l'avenir de son frère, sur les charmes du jardin, sur la floraison prochaine, elle poussa soudain un petit cri de joie en apercevant la rose à la boutonnière d'Amédée :

— Quoi, déjà? de votre jardin? mais c'est un phénomène.

— Est-ce bien à vous d'admirer cette fleur vulgaire, dit Amédée prenant le bouton de rose dédaigneusement, quand vos serres débordent de plantes rares, superbes et seules dignes de vous.

— Des fleurs sans parfum! reprit la comtesse d'un petit air boudeur qui disait : j'ai envie de celle-là.

Amédée devina sa pensée et lui présentant la rose, insignifiante, sauf pour le cœur qui l'avait donnée :

— Vous pouvez vous assurer, madame la comtesse, que celle-ci est au-dessous de toute comparaison.

Elle s'en empara avec une vivacité qui semblait cacher une vengeance féminine. Elle n'avait point oublié, point pardonné l'accueil d'Annonciade quelques mois avant. Eût-elle l'intuition que cette fleur fraîche cueillie venait d'être offerte au mari à l'arrivée? Je ne sais; mais elle agit aussi cruellement que si elle eût été initiée aux secrets orageux de ce triste intérieur.

— Elle est mienne par droit de conquête! s'écria-t-elle, j'ai eu assez de peine à l'obtenir.

— Vos désirs sont des ordres, madame, dit Amédée avec galanterie; si j'avais quelque chose digne de vous être offert, soyez assurée que je ne vous laisserais pas le temps de le désirer.

L'entretien se prolongea sans valeur et sans incidents. Annonciade attendait avec anxiété le moment du départ pour être seule avec lui, pour le conjurer, sans doute, de ne plus recevoir une visite qui lui déchirait le cœur. Elle vit enfin madame de Laboyrie se lever; elle guetta son passage cachée par une charmille, et c'est alors qu'elle aperçut à la ceinture de l'étrangère, déjà plus d'à moitié flétri, le petit bouton message d'espérance. Ses yeux se portèrent à la boutonnière vide d'Amédée, et puis elle ne vit plus rien. Elle pâlit et chancela, sentit que tout tournait autour d'elle, son âme eut le vertige comme son regard, puis elle s'affaissa dans un long évanouissement. Amédée revenait en chantonnant, content de la visite de la comtesse et content de lui-même, quand il aperçut Annonciade sans mouvement dans une allée. Il courut vers elle, la prit dans ses bras, la porta à sa chambre, l'entoura de soins, crut à l'influence dangereuse des premiers soleils, mais ne soupçonna pas la vérité. Annonciade, revenue à elle, ne dit rien.

(La suite au prochain numéro.)

**La Consommation guérie.**— Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand.—W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester.

## NOS GRAVURES

## Les monuments historiques d'Algérie

AU DIRECTEUR,

ALGER, 15 avril 1883.

Vous recevrez, en même temps que la présente, les dessins et photographies de trois monuments qui empruntent leur actualité à une récente décision de la commission des Monuments historiques. Deux, ceux de Tlemcen, sont situés dans la province d'Oran, et passent pour les chefs-d'œuvre de l'art mauresque, ne le cédant en rien aux délicates merveilles de l'Alhambra : la Djemâa (mosquée) de Sidi-Hallouy, remarquable par ses colonnes de marbre-onyx finement sculptées, ses plafonds en bois de cèdre refouillé, et son minaret de quinze mètres de haut ; la mosquée Sidi-Bou-médin, ainsi appelée du marabout qui y a son tombeau, et où "tout, dit M. de Lorrail, est remarquable : la porte, la cour immense, les cloîtres intérieurs, les colonnes de marbre, les retombées des arceaux chargées d'arabesques capricieuses, la voûte du mirab découpée à jour, la chaire en bois peint, etc..."

Le *Prætorium* de Lambessa (Lambæsis) est le reste le plus important de l'antique cité romaine qui fut pendant trois siècles la capitale de la Numidie, la résidence du légat impérial (proprætor) et de la III<sup>e</sup> Légion Auguste. La restauration du *Prætorium*, pour laquelle un crédit de 50,000 francs a été accordé par la commission, assurera la durée à ces restes imposants. Le pavage intérieur est une mosaïque splendide comprenant plusieurs sujets : Léda et le Cygne, l'Eurotas, les Saisons, etc.

La commission a également classé les ruines, bien moins importantes, de Sour-Djouab (Rapidi), le Théâtre de Philippeville (Kusicada), encore enseveli sous les alluvions, enfin les mosaïques de Saint-Leu (Arzen), nom moins remarquables que celles de Lambessa.

Les restaurations ou les fouilles vont être activement poussées dans toutes ces localités... P. GAVAULT.

## L'église Ste-Elizabeth, à Marbourg

(HESSE CENTRALE, ALLEMAGNE)

A 25 lieues, à l'ouest de Mayence, dans la petite ville de Marbourg, au pied d'une montagne verdoyante, l'on trouve dans un champ de roses la plus charmante église qui s'épanouit elle-même comme une belle fleur sur les rives de la Lahn.

C'est là que reposent les restes vénérés de cette jeune princesse de Hongrie, sainte Elizabeth, qui fut au moyen âge, de 1207 à 1231, un admirable modèle de piété, de pureté et de chasteté. C'était la contemporaine de saint Louis, en France, de saint Ferdinand, en Espagne, et du pape Innocent III.

Cette église, bâtie en son honneur peu d'années après sa mort, est le type le plus ancien du style ogival en Allemagne ; elle est d'une pureté exquise. "Elle est gracieuse et hardie, simple d'ornement et élégante (comme la vue que nous en publions en fait foi). Elle est d'un seul jet, sans mélange de styles différents, et semble sortie, d'un seul coup, du moule le plus pur." (M. de Montalembert.)

Bâtie au milieu d'un jardin de roses qui rappellent le miracle de la charité de la grande princesse, elle est toute consacrée à son souvenir par les plus admirables monuments.

L'on trouve dans l'église la châsse précieuse et le tombeau de la sainte, ensuite un autel très élevé couvert de sculptures qui représentent des traits de sa vie.

C'est en voyant cette charmante église et ses trésors que M. de Montalembert, ravi d'une telle merveille et des perfections qu'elle retraçait, conçut l'idée d'écrire ce beau livre sur sainte Elizabeth, chef-d'œuvre qui est la gloire de notre époque et qui a réconcilié bien des indifférents avec la vie des saints.

## La Pantomime de "Pierrot Assassin"

Cette pantomime de "Pierrot assassin" a été écrite par M. Richepin, pour procurer à Mme Sarah Bernhardt, tout en l'associant à une belle œuvre, l'occasion de produire son pittoresque talent sous une forme nouvelle.

Cette représentation a eu lieu il y a trois semaines. On avait improvisé sur la scène de la grande salle du Trocadéro, qui ne s'était jamais vue à pareille fête, trois charmants décors, dont la plantation rapide et successive sous les yeux du public, a fait le plus grand honneur à M. Robecchi qui les a brossés, et à M. Godin qui les a installés non sans peine, sans dessous, sans cintre, sans portant, sur le plancher même.

Le premier décor représentait une place publique ; le second, un coquet intérieur, et le troisième, une maison de fous.

Le succès de la fantaisie de M. Richepin a été grand. Quant à Sarah Bernhardt, elle a déployé un entrain

extraordinaire et a prodigué les jeux de physionomie les plus saisissants.

La grande comédienne a été admirablement secondée par des artistes de talent. Mlle Réjane, que notre gravure représente à côté de Sarah Bernhardt, est une étoile de premier ordre. MM. St. Germain, Guyon, Petit et Daubray, qui appartiennent aux grands théâtres de Paris, sont des artistes éminents qui ont été applaudis par toute la France et par les nombreux étrangers de toutes les parties du monde qui affluent chaque année dans la grande capitale.

La représentation a été donnée au bénéfice de l'institution des jeunes aveugles de Paris. Elle a rapporté un profit net de quarante mille francs (\$8,000).

Citons quelques vers de M. Catulle Mendès, écrits par l'aimable poète sur l'album de Mme Sarah Bernhardt, à l'issue de la représentation.

Elle est plus blanche  
Dans son bel habit de satin  
Que le frais grésil du matin  
Et l'avalanche.

Le lys tremblant,  
A la voir si neigeuse, toute,  
S'étonne et songe : "C'est sans doute  
Un lys plus blanc."

Le soir qui tombe  
Dit : "C'est l'astre pâle et changeant !"  
— "Est-ce un ramier couleur d'argent ?"  
Dit la colombe.

Mais du plus haut  
De son idéale Cythère,  
Watteau qui sourit à la terre  
Dit : "C'est Pierrot !"

CATULLE MENDÈS.

## CHOSSES ET AUTRES

Le camp de Laprairie s'ouvrira le 25 courant.

L'un des directeurs du Crédit Foncier, à Paris, est attendu prochainement à Québec.

M. Moffet, du *Courier du Canada*, prend la rédaction du *Canada*, d'Ottawa.

Lord Dufferin, l'ambassadeur anglais à Constantinople, a été fait Grand Croix de l'ordre du Bain.

Sir A. T. Galt doit assister au banquet qui sera donné aujourd'hui à sir Charles Tupper, à Halifax.

Il y a, cette année, trois expositions internationales aux Etats-Unis, celle de Louiseville, celle de Chicago et celle de Boston.

Les examens du service civil, commencés mardi, ont lieu cette année dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, de Montréal.

D'après une dépêche de Londres, cinquante personnes accusées de sorcellerie ont été brûlées vives dans la Colombie de Sierra-Leone.

Les cinquième et sixième volumes de "l'Histoire de la guerre civile des Etats-Unis," par le comte de Paris, viennent de paraître.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons à publier un fort beau travail sur les Fêtes du Couronnement qui viennent d'avoir lieu à Moscou.

On mande de Berlin que 143 soldats ont été empoisonnés par accident à Posen. On craint qu'un grand nombre ne succombent.

Une dépêche de France annonce que les Annamites ont décapité le révérend Père Béchet, missionnaire catholique.

C'est l'intention du Vatican d'exprimer ses remerciements à la Grande-Bretagne pour l'aide qu'elle a donné aux missionnaires catholiques dans le Soudan.

Le bill pour prévenir les manœuvres électorales frauduleuses, a été adopté en deuxième délibération à la Chambre des Communes d'Angleterre.

M. Chs Ruffier et son fils, M. R. Dufresne, son gendre, tous trois d'Hochelega, s'embarqueront la semaine prochaine pour la France. Ces messieurs vont en Europe pour affaires commerciales. Bon voyage et heureux retour.

Le *Petit Journal*, de Paris, fait remarquer que le marquis de Lansdowne étant le petit-fils d'un Français distingué, le comte Flahaut, sa nomination au poste de gouverneur-général du Canada doit être agréable aux Canadiens-Français.

Est-il possible de trouver un seul cas des maladies du foie, des rognons ou de la vessie qui n'ait été guéri par les Amers de Houblon ? Demandez à votre voisin et voyez ce qu'il dira.

Les cercles de la haute aristocratie allemande se sont émus récemment de la nouvelle que le duc Paul de Mecklembourg s'était converti à la foi catholique. Le prince Bismarck en a été particulièrement alarmé, et il fait aujourd'hui contredire la nouvelle par les journaux à sa solde.

Nous accusons réception d'une petite brochure intéressante qui a pour titre : *Au coin du feu, Nouvelles, Récits et Légendes*, par M. J.-F. Morissette. Nos remerciements à l'auteur. Prix : 25 centins. S'adresser 42<sup>e</sup>, rue Saint-Dominique, Montréal.

Timothy Kelly, convaincu de participation au crime du Phœnix-Park, a été pendu samedi, à 8 heures, dans la prison de Kilmainham. C'est le cinquième prisonnier exécuté pour ce crime. Une foule immense entourait la prison, mais il n'y a pas eu de troubles.

Un citoyen de Lebanon, Albany, a informé notre chef de police de la mort d'un de ses employés canadien-français, Eustache Legault, 36 ans, fabricant de balais, dont les parents, croit-il, demeurent aux environs de Montréal. Il désire faire connaître, par là, la triste nouvelle. C'est une famille à l'aise paraît-il.

Léon XIII a fait inviter les cinq archevêques des Etats-Unis d'Amérique à se trouver à Rome dans le courant de l'hiver de 1884. Le pape veut les interroger et s'entendre avec eux sur les mesures à prendre pour donner au catholicisme un plus grand développement dans l'Amérique du Nord.

La bénédiction du nouveau collège de Sainte-Thérèse aura lieu le 26 juin courant, à 9 $\frac{1}{2}$  a.m., après l'arrivée du train de Montréal, et sera suivi de la distribution des prix. Messieurs les anciens élèves, les amis et les bienfaiteurs de l'institution, les amis de l'éducation sont respectueusement priés d'assister à cette cérémonie sans autre invitation.

Sa Sainteté, à l'occasion des conventions intervenues entre le Saint-Siège et la Russie, et qui sont d'une si haute importance pour la religion catholique dans cet empire, a daigné accorder de hautes distinctions honorifiques aux personnages russes qui y ont pris part. Tout fait espérer que ces bons rapports sont le commencement d'une ère de prospérité pour l'Eglise catholique en Russie.

Mgr Fabre, à l'occasion de sa visite pastorale à St-Laurent, après avoir donné la confirmation à un grand nombre d'élèves du pensionnat des Dames Marianites de Ste-Croix, reçut les vœux de profession de Dlle Crevier, de St Laurent, en religion sœur Marie de St-Isidore, et les Dll<sup>es</sup> suivantes prirent l'habit : Dlle Kate Tracy, de Boston, sœur Marie de Ste-Gertrude ; Dlle Maria Marier, de Montréal, sœur Marie de Ste-Cécile ; Dlle Julie Dagenais, de Ste-Rose, sœur Marie de St-Joachim.

Rappelez-vous que si vous êtes malade, les Amers de Houblon aideront la nature quand tous les autres remèdes auront failli.

Si vous êtes dyspeptique ou si vous souffrez des différentes maladies de l'estomac ou des intestins, il n'en dépendra que de vous, car, avec les Amers de Houblon, vous êtes certain de guérir.

Si la maladie des rognons vous mine, évitez la mort en faisant usage des Amers de Houblon.

Si vous souffrez d'attaques de nerfs, vous trouverez un baume dans les Amers de Houblon.

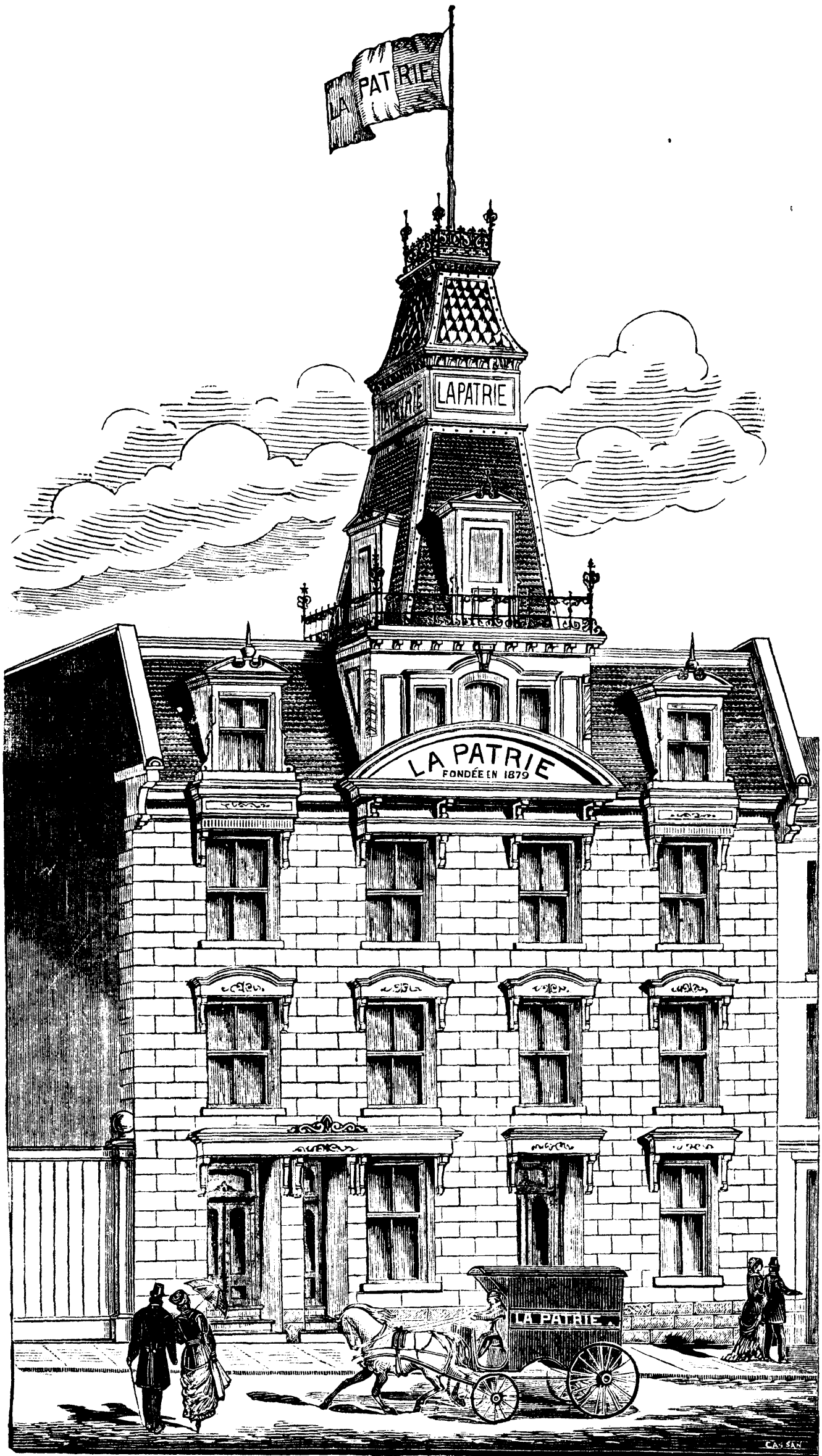
Si vous résidez dans un pays malsain où près des marais exhalant des miasmes, mettez-vous en garde contre ces infections en employant les Amers de Houblon.

Si votre peau prend une couleur d'un blanc cadavérique ; si vous avez mauvaise haleine ou des maux de tête, faites usage des Amers de Houblon. Ce remède purifiera votre sang, rendra votre haleine douce et vous procurera la santé.

En un mot, ces Amers guérissent toutes les maladies de l'estomac, du foie, des rognons, impuretés du sang. \$500 seront payées au malade qui aura employé les Amers de Houblon et qui ne sera pas soulagé ou guéri radicalement.

Pourquoi laisseriez-vous souffrir soit votre mère, votre sœur, votre frère ou votre enfant quand, avec quelques bouteilles des Amers de Houblon, vous pouvez les guérir et les ramener à la santé. Hésitez-vous ?

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McCall, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LES NOUVEAUX BUREAUX DE *LA PATRIE*, 31, 33 & 35, RUE SAINT-GABRIEL, MONTRÉAL  
RESTHER & FILS, ARCHITECTES



LE PALAIS DE PETERHOFF

Il n'y a pas de pays au monde où il y ait autant de distinctions de caste entre les gouvernants et les gouvernés, entre le czar et le peuple, entre le maître et le serf, qu'en Russie. Et ceci n'a jamais été plus évident que sous le gouvernement du régénérateur de la Russie, Pierre-le-Grand. Les serfs ont toujours été nommés les *noirs*, pour les distinguer de l'ancienne race dynastique de la Russie, qui prétendait être celle de Rurick le Blond, qui a donné son nom au pays. Russie est dérivé de Rurick. Il n'était pas un slave, il était de la race blonde, venant du Nord. Les Normands étaient les ancêtres de cette race, et c'est d'eux que sont sortis les grands seigneurs dont les noms sont écrits dans le *livre de velours* ou le *livre d'or* de la noblesse russe. Ces nobles si hautains étaient les boyars, que Pierre ne trouvait pas dignes de délier les cordons de ses souliers, et ce Pierre a été nommé "le Grand" parce qu'il était tellement supérieur aux autres qu'il pouvait condescendre. Il pouvait, sans déroger, sculpter des meubles, faire des outils, construire des navires et des maisons, et tout cela de ses propres mains. Il n'y a rien que ce César n'ait entrepris de faire. Le plus gracieux de ses ouvrages—qui sont innombrables—ce sont les palais et les parcs de Peterhoff. Ce n'est pas un palais, mais plusieurs palais, et ils ne doivent pas être oubliés de quiconque veut étudier la Russie.

Il n'est pas difficile de s'y rendre ; et comme c'est à présent la résidence du pauvre czar traqué, on y trouve un intérêt tout particulier, et les beautés, d'ailleurs, en sont aussi admirables que variées.

La route en est par la rivière Neva, puis par le golfe de Finlande : c'est un voyage de deux jours sur une nappe d'eau qui est large, mais le chenal est étroit. Le steamer n'est pas grand, mais il est élégant. On voit en passant les jolies maisons, les beaux palais bâtis sur les bords de la Neva, entr'autres le grand Musée des Arts, qui mérite une visite. Si de la rivière on regarde en arrière, on aperçoit le splendide clocher doré qui domine la tombe des czars ; il brille comme du cristal et éblouit les yeux, tandis que le dôme également doré de la cathédrale de St-Isaac ne disparaît jamais de l'horizon. Les quais sur la Neva sont en beau granit. Il y a de très grands bateaux ; ils sont faits pour naviguer au loin dans l'intérieur du pays, par le Volga ou d'autres rivières qu'un système de canaux fait communiquer avec la capitale de la Russie. Ils sont chargés de grain, de foin et d'autres produits agricoles. En entrant dans le golfe on voit que l'eau est très basse, à sa couleur d'abord, puis aux bouées qui indiquent le chenal. La navigation est si difficile qu'il faut autant de temps pour transporter des marchandises de Cronstadt à St-Petersbourg—une distance de vingt milles seulement—qu'il en faut pour les emmener de Londres à Cronstadt, et le transport coûte plus cher. On se sert d'allèges pour la dernière partie du voyage.

Cependant cet étroit chenal fut utile dans la guerre de Crimée. Il a été la Russie à se moquer de Napier et de sa flotte. Il a été la sauvegarde de la grande capitale. Depuis elle est doublement gardée. Son vieux fort a été fortifié, et la ville paraît imprenable du côté de la mer.

Sur le côté sud du golfe, à un mille du chenal, on distingue un domaine magnifique, environné de beaux arbres et orné de résidences princières. C'est là Peterhoff. Mais avant d'arriver au palais proprement dit, on visite plusieurs bâtisses qui lui servent comme de vestibules et qui sont extrêmement intéressantes. S'il a été très difficile de construire St-Petersbourg, à cause des marais du golfe, il n'en a pas été de même de Peterhoff, car il est élevé de soixante pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce ne serait pas beaucoup dans un pays moins plat, mais en Russie c'est quelque chose. Les embellissements que Pierre n'a pas faits dans sa capitale et dans ses palais, il les a prodigués ici, car ces manufactures et ces demeures, ces jets d'eau et ces palais, ces bois et ces ruines, sont le couronnement de son génie de constructeur ! Cela surpasse tout ce que l'on connaît dans ce genre, sans en excepter Versailles et Hampton Court, Windsor, ou l'Ermitage de Copenhague. Le palais lui-même est comme le Koh-i-woor, entouré d'une douzaine de diamants, tous digne d'une couronne royale.

Il a été trouvé dans un vieux pupitre, à l'hôtel de Constantinople, une copie d'un volume écrit par un secrétaire de la légation autrichienne à la cour de Moscou en 1700. Si ce journal des faits et gestes de la cour de Pierre est un récit véridique de la conduite de ce Czar, il était aussi sanguinaire qu'énergique. Le knout et la torture furent les moyens qu'il employa afin d'avoir les témoignages nécessaires à la condamnation de sa propre sœur et de ses meilleurs sujets. De nouvelles roues étaient faites pour chaque nouveau rebelle, et chaque rebelle suscitait une nouvelle invention diabolique du Czar. N'était l'auréole romanesque dont a été entourée la vie de Pierre comme charpentier et comme génie, en toutes sortes de travaux, l'histoire l'aurait voué à l'exécration. Ce volume contient le récit de l'exécution des Strelitz ; et c'est ce récit qui irrita le

Czar contre l'auteur et contre son œuvre ! Il contient la description du fort mobile que les Russes transportaient lorsqu'ils faisaient la guerre aux Tartares. Il y est dit aussi que Pierre, en l'année 1700, ne possédait aucune mine d'or ou d'argent, mais que l'on croyait qu'il y en avait eu de trouvées dans un endroit appelé Kameni, en Sibérie. On fit venir des gens habiles pour vérifier cette découverte. Ce fut la première expérience ; on n'a jamais rendu compte des succès extraordinaires qui furent obtenus par la suite. Les objets de vertu d'art qui sont faits avec ces métaux précieux sont le partage exclusif de la noblesse et de la famille royale. Le fer brut ou manufacturé n'a jamais été beaucoup exporté non plus. Les porcelaines de Sèvres et les tapisseries des Gobelins étaient pour les rois seulement, il en était de même des produits de l'art russe. Ce monopole tend à diminuer. Ce n'est ni le grain, ni le suif, ni le miel, ni les produits des champs qui constituent la plus grande richesse de la Russie. Quelques abondants qu'ils soient, le fer trouvé dans toutes les provinces réunies, et la coutellerie de Tula, ne sont pas tout ce que l'on voit dans les foires. Ce que l'on voit, même à Nijni-Novgorod, ne donne pas une idée suffisante des richesses minérales de la Russie, en fer surtout. Presque toute la coutellerie que l'on voit sur les tables des hôtels et des restaurants, dans la capitale et dans les villes de province, est faite en Russie, surtout à Warsaw, et presque toute la faïence, la porcelaine et la verrerie, sortent également des manufactures royales et nationales. Ce sont presque toujours des produits très inférieurs et de mauvais goût ; les couteaux sont faits pour être vendus, non pas pour couper. Mais tel est le principe : gardez votre argent dans le pays ; prenez ce qui s'y fabrique, quand même les produits de l'industrie étrangère vaudraient mieux et coûteraient moins. C'est en Sibérie et dans les possessions russes de l'Asie Centrale que se fabriquent les beaux bijoux. Mais voilà que la civilisation réclame la Sibérie, cette région de l'expiation et de l'exil, et ses mines attirent surtout l'attention.

Le vieux volume mentionné plus haut parle de la découverte, alors toute récente, des mines d'or et d'argent dans les montagnes de l'Ural et de la Sibérie, grâce à l'énergie de Pierre-le-Grand et qui devinrent pour la Russie une source immense de richesse et de trafic. C'est peu de temps après que le Czar commença à construire St-Petersbourg (1703), et vingt ans après il jetait les fondations de son beau palais de Peterhoff. Il avait trouvé la lampe d'Aladdin dans les cavernes de la Sibérie.

A l'école des mines, de St-Petersbourg, il y a une collection des minéraux et des pierres précieuses de la Russie, pour servir à l'instruction des élèves, et il y a de plus des galeries souterraines qui servent également pour les leçons. Quand un visite "l'Hermitage," ou d'autres palais ou musées, on est étonné du nombre et de la richesse des objets fabriqués en Russie, avec les minéraux de la Sibérie et des montagnes de l'Ural. Des vases et des bijoux, des monuments en marbre, des ornements en or et en argent, de tous genres et de toutes formes, ont été donnés par les familles royales de la Russie aux maisons royales de l'Europe.

Mais en Russie même il y en a une telle profusion que l'on se demande par quel mode de fabrication on peut tant produire. On se l'explique cependant si on va voir la fabrique impériale de marbre à Peterhoff. On y entre chapeau bas, on y parle à voix basse. Un guide en explique et en vante les richesses. C'est toute une collection de bijoux, de jupes, de malachites, d'améthystes ! Un monceau de néfrite, valant, tout brut qu'il est, quatre mille roubles ! Et du jais, qui se transforme en mille façons. Sous un verre, toute une fortune en roubles ! Un lapis-lazuli énorme, estimé à 25,000 roubles. Il faut des mois de travail pour en faire un vase. Il y a des places partout, les murs sont couverts de gravures ; les portefeuilles sont remplis de dessins. Que de beaux panneaux pour orner les palais ! Des meubles de malachite, de toutes les nuances, et les morceaux si bien ajustés que l'on dirait un seul bloc. Un autre lapis-lazuli valant, dit-on, 150 roubles la livre. Les émeraudes s'y voient par minots, à côté d'un gros diamant d'un prix inestimable.

Les ouvriers travaillent lentement ; ils polissent avec de la poudre de diamants toutes ces pierres dont ils font des vases et des mosaïques. Les cristaux sont transformés en vases, en objets de bric-à-brac, de toutes les formes, pour le boudoir, et de toutes les nuances. L'aqua-marine, avec sa belle teinte bleue si délicate, le lapis-lazuli, si brillant et si riche, reproduisent les dessins que l'on voit sur les murs.

Les objets qui sont finis sont exposés sur des piédestals qui sont eux-mêmes des œuvres d'art, et ils attendent le bon plaisir de ceux à qui ils appartiennent. Ils représentent des années de travail. La fabrique est gardée par des soldats circassiens.

Il y a sur le domaine de Peterhoff un chalet français qui s'appelle "Le Mien." Il est entouré de ses quatre côtés par des jardins remplis de fleurs, un lac, un pont et une petite chapelle. Il rappelle le Petit Trianon ; mais tout y est frais, rien de triste, ni d'antique. Les fleurs semblent toutes humides comme de

la rosée du matin, et leur éclat s'harmonise avec celui des bijoux de la fabrique voisine. Une lampe brûle dans la chapelle, répandant une douce lumière sur les riches ornements qui y sont prodigués. Les guides ne mentionnent pas ce pavillon, et il n'a pourtant pas d'égal, si ce n'est celui de Rosendal, près de Stockholm. Il est d'autant plus digne d'admiration qu'il n'a rien du genre grandiose, c'est le genre gracieux, comme si une femme d'un goût exquis en avait conçu le plan et en avait conduit l'exécution. Les murs sont tendus de délicates étoffes brochées ; chaque chambre d'une couleur différente : bleue, jaune, blanche ou rose. Dans la chambre à coucher il y a un lit tout doré, une baignoire de marbre sculpté, et un plafond composé de miroirs d'un effet unique, reproduisant en double les nymphes de marbre qui soutiennent la baignoire. Des planchers d'un poli admirable, des peintures rares, tout ce que l'art peut produire, tout ce que l'on peut acheter, tout ce que la royauté peut désirer, est prodigué dans cet incomparable chalet. Il a été embelli par la palette de Vanloo, de Watteau, de Greuse et d'Isabey.

Une odeur de bois de sandal parfume les chambres, s'harmonisant avec la lumière, les couleurs et les ornements pour former un tout étrange et délicieux. Une des chambres est ornée de portraits des beautés des cours de France ; une autre de ceux des parentes du Czar. Celle-ci est tendue de jaune, couleur favorite en Russie comme en Norvège. On voit sur des tables de beaux vases en porcelaine de formes étranges. Par une des fenêtres l'on aperçoit la chapelle. Son dôme doré est surmonté de la couronne royale. Elle est dédiée au patron de la Russie, St-Alexandre. Son image (une peinture et non pas une gravure, c'est une question religieuse ici), est toute couverte d'argent et d'émail, à l'exception de la figure qui est triste et sombre.

Si toutes ces richesses, ces trésors, ces bijoux de la couronne russe étaient convertis en roubles, ils couvriraient une bonne partie de la dette nationale. Mais à quoi bon moraliser ?

LES ECHECS

PARTIES D'ECHECS AVEC DES PIÈCES VIVANTES

Les 7, 8 et 9 mai a eu lieu à Londres un spectacle d'un nouveau genre dont les représentations ont été données au profit d'une bonne œuvre. Ce sont des parties d'échecs jouées avec des pièces vivantes : des militaires, richement costumés, exécutent, sur un immense échiquier, les mouvements indiqués par les joueurs. Le premier jour, le prince, la princesse de Galles et plusieurs membres de la famille royale, assistaient à cet intéressant spectacle ; ce jour-là, étaient aux prises MM. Hirschfeld et Hoffer, qui ont gagné chacun une partie. Dans les séances suivantes la lutte a été successivement soutenue par MM. le Rév. Macdonald et le Dr Ballard, Gunsberg et Hoffer, Englisch et Tschigorin, Noa et Zukertort, Rosenthal et Winawer. Ce spectacle, bien fait pour développer le goût des échecs parmi les personnes qui ne le connaissent pas, a obtenu un très grand succès ; chaque fois que les maîtres étrangers conduisaient le jeu, ils ont été rappelés et ont dû venir saluer le public.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

—Le tableau suivant donne la position des concurrents jusqu'à la date du 6 courant :

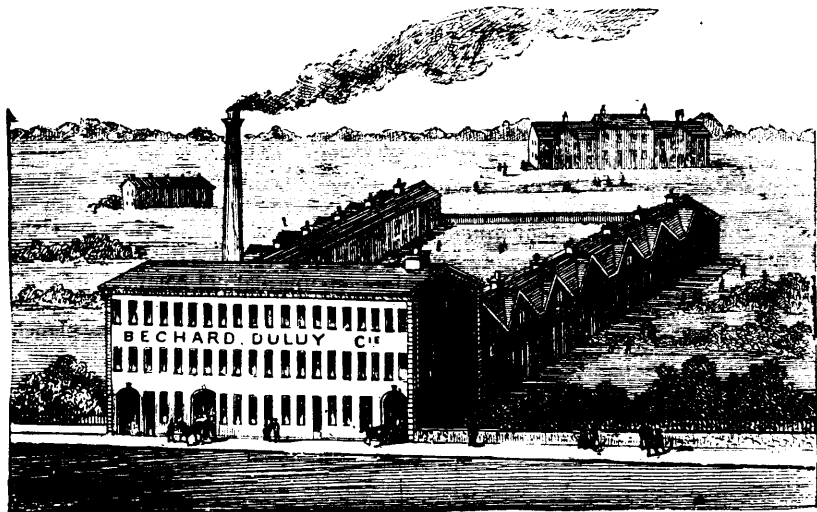
LÉGENDE : 1 Gagne — 0 Perd — ½ Nulle.		JOUERS.	
Bird	1	Bird	1
Blackburne	1	Blackburne	1
English	1	English	1
Mackenzie	1	Mackenzie	1
Mason	1	Mason	1
Mortimer	1	Mortimer	1
Noa	1	Noa	1
Rosenthal	1	Rosenthal	1
Sellman	1	Sellman	1
Skipworth	1	Skipworth	1
Steinitz	1	Steinitz	1
Tschigorin	1	Tschigorin	1
Winawer	1	Winawer	1
Zukertort	1	Zukertort	1
Parties gagnées.	8	Parties gagnées.	8

Tableau synoptique du tournoi de Londres de 1883.

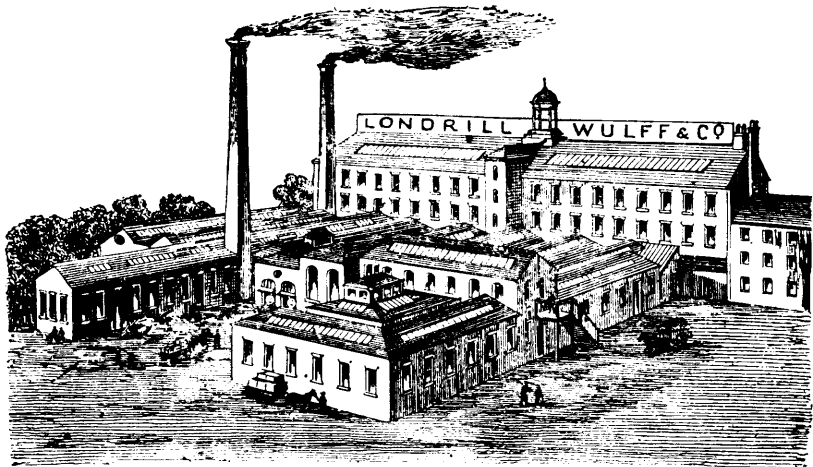
Décès

A Crown Point, Indiana, samedi, le 2 courant, dame Alfred Casgrain, née Georgina Lacroix.

FONDÉE EN 1831.



FONDÉE EN 1823.



FONDÉE EN 1868

**BECHARD, DULUY, & CIE.**

LYON, FRANCE.

FABRICANTS et TEINTURIERS DE

**TISSUS NOIRS**

PURE LAINE.

MERINOS A SOUTANES.

MERINOS A COSTUMES.

CACHEMIRE FRANCAIS.

MOUSSELINE DE LAINE.

DRAPS IMPERATRICE.

DEBEIGES, (Nuns' Veiling.)

Et différents autres TISSUS NOIRS

Des plus grandes Fabriques

de

FRANCE ET DE BELGIQUE.



**LONDRILL, WULFF & CO.**

BRADFORD, ANGLETERRE,

FABRICANTS ET COMMISSIONNAIRES

En Gros de

MERINOS ANGLAIS, (Pure Laine,

CACHEMIRE ANGLAIS, (Pure Laine.

CACHEMIRE ANGLAIS Union.

PARAMATTAS,

HENRIETTAS,

BARATTEAS,

CORDES DE PERSE.

COBOURGS,

ALPACAS,

Et de tous autres TISSUS des plus grandes

Fabriques

D'ANGLETERRE ET D'ECOSSE.

**DUPUIS FRERES,**

COIN DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-ANDRE, MONTREAL,  
ET 71 CANNON STREET, MANCHESTER, ANGLETERRE.

AGENTS SPECIAUX POUR TOUTE LA PUISSANCE.

**LA POUDRE ALLEMANDE**

SURNOMMEE

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS  
ET EST

Vendue chez tous les Epiciers  
respectables

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom. — En 10c  
caractères nouveaux, nouveaux genres, par des  
artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromes, Paysages,  
etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour  
agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Di-  
minution pour le commerce et les imprimeurs. 100  
Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c.  
Adresse: RIVERS' & BROS., boîte 22, Northford Ct.

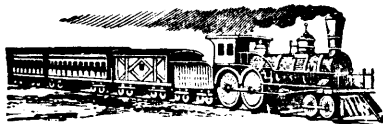
**Mousseau, Archambault & Lafontaine.**  
AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)  
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.  
C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**" L'OPINION PUBLIQUE "**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant  
au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration  
a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce  
que la Province a de meilleur comme écrivains.  
L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



**Chemin de Fer Intercolonial**

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains ex-  
press directs à Passagers partiront tous les jours  
(Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 0 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 43 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonc-  
de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant  
de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se  
rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et  
Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à  
6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction  
des Chaudières avec le train du Grand-Tronc,  
à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à  
Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les  
Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directe-  
ment à Halifax, et celui qui part les Mardi,  
Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.  
Pour billets de passage et informations con-  
cernant les prix de passages, taux du fret, le ser-  
vice des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret  
pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Law-  
rence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant en chef.  
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

**SITUATION DEMANDÉE**

Une institutrice, d'une longue expérience  
dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'é-  
cole-modèle de l'Ecole Normale Laval, capable  
d'enseigner le français et l'anglais et possédant  
les meilleurs certificats, sera disponible à la fin  
du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING,  
Institutrice,

ST-NORBERT D'ARTHURASKA.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

**3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY**  
**MONTREAL**